

Université de Montréal

Les rubans bleus

suivi de

*La robe trouée comme figuration de l'écriture réparatrice
dans Ma mère et Gainsbourg de Diane-Monique Daviau*

Par

Sylvie Tremblay

Département des littératures de langue française

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade M.A. en
Littératures de langue française**

Avril 2011

© Sylvie Tremblay, 2011

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Les rubans bleus

suivi de

La robe trouée comme figuration de l'écriture réparatrice
dans Ma mère et Gainsbourg de Diane-Monique Daviau

présenté par :

Sylvie Tremblay

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Marie-Pascale Huglo

Président-rapporteur

Catherine Mavrikakis

Directrice de recherche

Martine Delvaux

Membre du jury

Résumé

À partir de fragments décousus, de morceaux du passé, du présent et même de rêves d'avenir, la narratrice du récit *Les rubans bleus* réfléchit sur la signification de femmes qu'elle a côtoyées durant sa vie. Elle tente ainsi de recoudre la lignée dont elle est issue et de tisser une histoire qui restera effilochée. Les diverses femmes rencontrées structurent ce récit rapiécé qui, comme une courtepointe, va rassembler de façon hétéroclite les souvenirs d'un « je ».

Dans le récit *Ma mère et Gainsbourg* de Diane-Monique Daviau, le motif omniprésent de la robe constitue une enveloppe psychique qui permet une continuité imaginaire entre la mère et la fille, la narratrice. Cette robe, nous dit cette dernière, est trouée, et la reprise tout au long du récit de ce motif préfigure l'absence ressentie par la fille devant le deuil à faire de sa mère. Les nombreux trous à la robe, que la narratrice met en évidence, se lisent comme des manques et des silences entre la mère et la fille. Ces accrocs à la robe marquent l'identité de cette dernière et fondent cet « héritage-fardeau » qu'elle porte et dont elle témoigne dans le livre. Par l'écriture, la narratrice nous convie à un patient travail de deuil (Anzieu, Delvaux, Green, Harel). Celui-ci s'offre comme un assemblage de fils servant à recoudre les différents morceaux de sa vie qui lui permettront de mieux reconstituer la figure de cette mère-absente, et, par là même, sa propre identité. C'est donc à la manière d'un patchwork qu'elle lie entre eux des souvenirs d'enfance, des rêves et des réflexions portant sur la perte et le manque. Ceux-ci donneront forme à son texte, cette robe d'endeuillée.

Mots-clés : création littéraire, littérature québécoise, deuil et écriture, femme et écriture, Diane-Monique Daviau.

Abstract

Using unwoven fragments, pieces of the past, of the present and even dreams for the future, *Les rubans bleus*'s narrator reflects on the meaning of the different women in her life. Thus, she attempts to sew the lineage from which she came and to weed a story that will stay frayed. The different women encountered structure the reattached narrative, bringing together like a quilt, in a heterogenous manner, the memories of an "I".

In the narrative *Ma mère et Gainsbourg* by Diane-Monique Daviau, the omnipresent pattern of the dress constitutes an envelop for the psyche that allows an imaginary continuum between a mother and a daughter, the narrator. She describes this dress as having holes in it. The reoccurrence of this dress in the text prefigures the absence that is felt by the daughter as she mourns her mother. The narrator puts forth the many holes in the dress through gaps which read like silences and emptiness between the mother and daughter. These snags in the dress imprinted on the narrator's identity and founded a "burdon-heritage" that the narrator wears, and shares in her book. With her writing, she invites the reader to a slow passage through the mourning process (Anzieu, Delvaux, Green, Harel). The latter presents itself as the thread with which the narrator will sew the pieces of her life together, which in turn will allow for a better fit pertaining to the figure of the absent-mother, and from there, to her own identity. Hence, the narrator ties together childhood memories, dreams and reflections about loss and emptiness, like a patchwork, giving form to her text, that of a mourning dress.

Keywords: creative writing, Quebec literature, writing and mourning, women's writing, Diane-Monique Daviau

Table des matières

Résumé _____	<i>iii</i>
Abstract _____	<i>iv</i>
Remerciements _____	<i>vi</i>
<i>Les rubans bleus</i> _____	<i>1</i>
À deux. _____	2
À elles. _____	15
À ma mère. _____	39
À ma grand-mère. _____	72
À ma fille peut-être. _____	83
<i>La robe trouée comme figuration de l'écriture réparatrice dans Ma mère et Gainsbourg de Diane-Monique Daviau</i> _____	<i>89</i>
Les accrocs à la robe _____	92
Une robe trouée en héritage _____	95
Héritage-fardeau _____	99
Recréer le récit _____	105
Fictionnalisation _____	111
L'engendrement du récit par le deuil ou le deuil par l'écriture _____	113
Bibliographie _____	116

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier ma directrice de maîtrise, Catherine Mavrikakis, pour m'avoir fait confiance dès le début et pour avoir bien voulu soutenir ce projet de création qui dormait dans un placard.

Pour leur soutien matériel, je remercie également la Fondation Charron-Lam ainsi que le Département des littératures de langue française.

Merci à ces femmes et amies avec qui les conversations ont été si fécondes : Hélène Arsenault, Dominique Chantraine, Marie-Claude Couturier, Anne-Marie Fortin, Catherine Garneau et Jennifer Letarte (qui fort justement m'a dit d'attendre d'être dans l'urgence pour écrire...)

Un merci tout spécial à Martine Mottet, cette enseignante des débuts qui a toujours cru en moi... mais aussi qu'il fallait me le dire, me l'écrire, et me le dire encore.

Merci aussi à ma grande famille que j'adore et plus spécialement à ma mère, pour m'avoir fait si semblable à elle-même, à ma sœur Annie ainsi qu'à Sébastien, pour avoir été là si souvent pour moi, de même qu'à Philippe, pour avoir tant voulu me lire (même après avoir lu en cachette tous les papiers collés sur le mur de mon bureau).

Finalement, à cette femme formidable qui partage mes fous rires et ma folie, à cette femme qui m'anime, m'apaise et m'inspire, et avec qui je ne suis plus aussi décousue de moi-même, à toi, Marie, je veux te dire le plus grand des mercis.

Et merci d'être là, un point c'est tout.

Les rubans bleus

À deux

Il m'avait semblé la connaître depuis longtemps déjà. Peut-être l'avais-je déjà croisée par hasard et mon inconscient avait-il mémorisé certains détails de son visage. Ou alors peut-être devait-elle me rappeler quelqu'un. Quelqu'un que j'avais aimé, apprécié. De ceux à qui on fait confiance instantanément, à qui on donne.

Un rien avait suffi. Quelques mots sur une fiche, une photo, de brefs messages. Un peu de clavardage et puis la rencontre.

Je n'avais pas voulu la rencontrer seule. Je n'avais pas voulu non plus fixer de rendez-vous. Encore cette peur au ventre qui repoussait tout, qui empêchait encore tout. Elle m'avait pourtant cherchée, puis trouvée dans la foule compacte d'un spectacle en plein air. Sur ce trottoir de la Place des Arts que je n'oublierai jamais, j'avais baissé les yeux en croisant son regard. Ce n'était pas la peur, ni la gêne, mais le désir soudain. Étonnant et insupportable.

Ses grands yeux. Si noirs et si lumineux à la fois. Comment aurais-je pu alors ne pas m'y égarer ? Comment aurais-je pu ne pas souhaiter que la vie s'arrête dans ce regard qui m'avait cherchée ?

Ensemble, on avait découvert ce qu'on ne nous avait pas appris. Ce qui ne s'apprend pas ailleurs que là, de l'autre côté des clôtures, à l'abri des regards des autres, loin des mères et des écoles. À l'écart, on avait vu la curiosité se mouvoir en désir. Et le désir changer de corps.

Alors on avait sorti le corps féminin des toiles. Elle disait qu'il y avait plus de rondeurs, que les courbes étaient douces, que la peau blanche et lisse était plus éblouissante, qu'elle comprenait mieux les peintres d'avoir tant voulu peindre les femmes.

Moi, j'ai trouvé son corps en même temps que le mien. Le mien que j'habitais dorénavant plus fort, le mien que j'habitais mieux. Et nos deux corps semblables, mais si différents dans l'infiniment intime.

Il paraît que le corps mémorise les sensations du premier amour et que toute sa vie, s'il en est dépourvu, le corps cherchera à retrouver ces sensations premières.

Un peu comme s'il avait été de cet amour comme d'une origine.

Comme si avant cette femme-là, je n'avais encore rien été vraiment. Que la moitié d'une femme, ou peut-être la moitié de moi.

Je le sais maintenant, il n'y avait rien avant que j'arrivais à exprimer avec passion. Je n'avais que des gestes retenus, un regard qui cherchait quelque chose sans se poser sur personne, un regard qui ne voulait pas demander d'attention de peur qu'elle lui soit refusée. Une énergie refoulée, le plaisir inaccessible.

Mais avec elle.

Être enfin femme parce que elle. Non pas parce que tout ne tenait qu'en elle, mais plutôt parce qu'il y avait moi avec elle et parce qu'ensemble nous étions deux. Deux à regarder vers l'avant, deux à nous soutenir l'une l'autre, deux à nous répondre, deux à désirer, deux à jouir de tout.

Je sais depuis que c'est à deux que je suis moi, que c'est à deux que j'avance en moi.

À deux, il avait aussi fallu nous réinventer. Nous défaire ensemble des images, des robes de petites filles et des pantalons. Nous défaire de la loi et préférer nous tenir à distance parce que les clichés des uns se remplacent si facilement par les clichés des autres. Parce qu'aucun semblait ne nous aller. Même en marge.

Dans notre placard, nous étions deux amantes faites d'un même modèle : ses vêtements pareils aux miens, les chandails portés deux fois, les chemises dérobées sur les cintres, trente paires de bas, noirs, discrets, interchangeables.

Les amantes vêtues et dévêtues, à tour de rôle.

Et s'aimer pour vrai. S'aimer même si le regard des autres sur soi est souvent fêlure.

S'aimer devant ce regard qui sans cesse devine, même de loin, dans le métro, sur la rue. Ce regard qui reconnaît, identifie, cible. Celui qui perce l'intimité, l'entame... S'aimer malgré cette trouée dans l'identité, l'écorchure faite à l'intimité qui s'est dévoilée contre soi, contre son gré. Parce que l'intimité saute aux yeux.

On ne s'habitue jamais à la présence de ce regard dans l'enceinte de l'intime. On se dit qu'il n'est pas à sa place, qu'il est mal placé.

Mais comme une onde dans l'eau on se sent déplacée à son tour. Comme si s'aimer, ça ne pouvait pas être ça aussi...

Mais heureusement, elle sera une belle-fille comme une autre. Comme une quatrième fille, dira même ma mère.

La première rencontre faite sur l'eau, une croisière entre les fjords pour séduire un peu la mère. Et tandis que le bateau glisse sur la rivière, ma mère qu'on a séduite adopte l'enfant, lui ouvre ses bras en même temps qu'elle me ravit.

Ma mère ne m'avait jamais parue aussi jeune que ce jour-là, au grand air. Ma mère qui rigole, qui siffle un air que j'avais oublié, qui danse même un peu. Ma mère qui insiste pour tout prendre en photo : les arbres accrochés aux parois rocheuses, les remous derrière le bateau, l'embouchure devant, les passagers contemplatifs, l'autre couple de femmes sur le pont, et nous.

Nous deux, mais aussi nous trois.

De la rive, on voit sur un bateau trois femmes penchées sur le pont et qui regardent le noir de l'eau, la profondeur de l'eau. Trois jeunes femmes dont les reflets s'entremêlent sur l'eau.

Et ma grand-mère qui aurait pu aussi nous accompagner... Elle qui a tout compris si vite. À qui je n'avais pas dit et que je ne croyais pas si ouverte.

Son clin d'œil discret quand j'entre chez elle pour la première fois. Avec elle. Ma grand-mère ne pose pas de questions, elle dit simplement qu'elle veut nous montrer quelque chose dans la pièce d'à côté. Elle y ouvre un coffre de bois et nous offre de choisir quelque chose. Des coussins, des mitaines à four et des tabliers, des pantoufles en laine et des couvertures, deux petites poupées en tissu. C'est pour moi, mais aussi pour elle. Et peut-être surtout pour elle. En guise de bienvenue.

Par cette femme qui a quatre fois mon âge, nous sommes toutes les deux choyées et l'amante, aimée tout de suite.

Des années durant, dix belles années.

Les samedis matins assises sur le divan du salon à discuter un café à la main. Toutes ces heures qu'on ne compte plus. Ces heures à parler de la vie. À imaginer les maisons idéales, à élever des murs, à les peindre, à choisir les rideaux, les textures, les tissus. Des discussions animées que nous chérissions comme des moments d'intimité, à l'abri des autres. Dix ans à rêver que nous construisions quelque chose.

Et puis un jour, la demande qu'on n'attendait pas. Un second placard, dit-elle, pour que nous ayons chacune le nôtre, pour que ses vêtements ne soient plus les miens, pour qu'ils reprennent leur charge identitaire. La demande est légitime et l'espace, vite acquis.

Encore la robe de chambre qui glisse au pied du lit. Mais que personne, cette fois-ci, ne ramassera.

Quand se rompent des liens qu'on avait cru indéfectibles, quand celle qu'on a aimée si fort s'éloigne petit à petit, que plus rien des gestes qu'on posait auparavant n'arrivent à contenir ce qu'il y avait pourtant eu de si beau, la vie ensemble s'effile...

Un jour, l'explication devient évidente : le placard, les vêtements, le parfum... Un second placard pour que le parfum de l'autre laissé sur ses vêtements ne se mélange pas au mien.

Et on en veut soudainement à ce spectre. Cette inconnue d'abord apparue dans l'intimité : celle qu'on a pressentie, dissimulée derrière ce regard qu'on ne reconnaissait plus tout à fait. Cette autre qu'on n'a pas souhaitée, mais qui s'est pourtant invitée, cette autre qui s'est installée dans notre maison. On en veut soudainement.

Mais surtout à soi, à soi qui n'a pas su avant, qui n'a pas vu les signes, qui n'a pas travaillé contre. À soi qui aurait pourtant dû.

Il paraît que le corps se souvient longtemps, aussi, de la douleur que ça fait et que toute sa vie, c'est la seule sensation que le corps cherchera à perdre.

Et puis il y a ça.

On se demande si tout ça a vraiment existé. Si on n'a pas rêvé les gestes tendres, les sourires suspendus aux lèvres, les regards amoureux qui n'étaient jadis que pour soi. Tout ça dorénavant disparu et qui ne pourra plus être comme avant. À jamais décousu.

Alors on se demande depuis quand. Depuis quand les liens ont-ils véritablement commencé à se délier ? Où était-on pendant que tout cet espace s'insinuait entre nous ? Avec l'amie à qui on a accordé plus d'attention ? Avec la mère qu'on a visitée durant l'été ? Avec l'enseignante qui déconstruisait un monde qu'on avait eu tant de mal à se construire ?

Ça.

Ce ça, celui qu'on avait longtemps désiré, chéri, et qui n'existe plus.

Expulsé.

Expulsé hors de.

Je ne sais pas si on naît de cette expulsion. On souffre, certes. On cherche à respirer par soi-même. On ne vit plus ni comme avant ni de la même chose. On n'est plus deux. Il n'y a plus d'abri.

Je ne sais pas si la fin d'une relation amoureuse peut ressembler à un accouchement. Cette sortie hors de. Hors d'un confortable placenta comme hors du confort d'une relation.

Je sais toutefois qu'il n'y a plus d'amantes, d'amies, encore moins de mères pour pallier le manque ressenti. Je sais que l'air parfois se respire mal, que l'air fait mal. Qu'il n'y a que de la solitude vécue sans domicile.

Et l'enfance, si loin.

Il me faut tout écrire. Tout écrire pour tout jeter. Mettre sur papier ce que je ne veux plus qu'il y ait en moi. Tout sortir de moi pour oublier les sensations d'un corps à corps que je n'aurai plus. Et parce qu'on perd son insouciance quand on perd celle qui nous a fait naître à la vie.

Et je brûle une robe. La seule que je n'aie jamais portée. Elle était blanche avec des rubans bleus. Ma mère les avait ajoutés parce qu'autant de blanc la laissait perplexe. Et pour ne jamais oublier, j'en détache un et le conserve.

Dans cette robe, à 5 ans, je suis jolie. Sur les photos de mariage, sur les photos d'ordination, je suis la poupée bouquetière, l'enfant vierge, l'enfant qu'on voudrait toujours innocente et chaste.

Avec la robe, je brûle ma naïveté d'enfant. Je ne veux plus habiter cet espace-là ; la poupée blanche part en fumée, l'enfance accrochée aux rubans.

À elles

Depuis quelque temps, j'ai l'impression de ne prendre la vie qu'en pièces, toutes décousues les unes des autres. J'assemble les morceaux d'un quotidien entrecoupé par des souvenirs qui reviennent sans cesse me hanter.

La rupture déchire. Mais rive au passé. Pendant quelque temps, on se rappelle, on se souvient. Comme des points de piqûre à l'aiguille, on fait un pas vers l'arrière avant de reprendre le même chemin.

Ça prend du temps, beaucoup de temps, pour se refaire une garde-robe.

Et puis finalement, on décide de ne pas tout recoudre. De laisser des vides entre les pièces. Parce qu'on se dit qu'au fond, le morcellement est peut-être la meilleure façon possible de continuer sa route. Pièce par pièce, tronçon par tronçon.

J'imagine une vie morcelée, une vie qui laisserait assez d'espace entre chaque morceau pour qu'ainsi il n'y ait plus jamais de longues et profondes déchirures.

Comme s'il suffisait de ne plus jamais donner la chance à quoi que ce soit de se briser encore.

Je crois aussi qu'on ne voit pas tout de suite ce qu'il faudrait voir. Qu'au début, comme un passage obligé, personne ne voit jamais rien. Qu'on ne comprend rien pendant longtemps, parfois même des années. Que quelque chose en nous nous a échappé. Mais quoi ?

Pendant longtemps, on sent cette perte, subtile, insaisissable. Mais on ne sait pas que c'est ça. On lui donne un autre nom, on croit que c'est autre chose. Mais au fond, on sait qu'un lien nous manque. Celui auquel on avait cru. Et puis quand un lien à l'autre s'effiloche, on le nie d'abord, on prend peur. Ce n'est pas ça, qu'on se dit. Ça ne peut pas encore être ça, qu'on se dit.

On ne veut pas que les ruptures se répètent. Mais elles se répéteront.

Pour se protéger, n'attendre plus rien. Fermer toutes les issues jusqu'à soi et à partir de soi. Pour cesser de se vider de soi.

Il s'agit dorénavant d'empêcher tout le corps. Empêcher les sentiments, les attirances, les peines aussi. S'enfermer sur son île, son « no woman's land ».

Parce qu'on espère qu'il y ait une limite à la perte.

Et la poésie de Jacques Brault qui résonne en moi. Brault qui reliait souvent le corps à la perte, au manque, à la solitude. Ce corps qui témoigne au-dehors du murmure entendu au dedans.

« Où cette fêlure à la peau de notre espoir où mais où donc sommes-nous décousus de nous-mêmes. »

Je n'ai peut-être jamais marché
plus loin que ce chemin brisé
peut-être n'ai-je jamais soutenu cette émotion
dont nos yeux parlent quelquefois
au bord d'un geste
et qui maintient la faille loin de nous.

Hélène Dorion
Les états du relief

Marcher plus loin que ce chemin brisé.

Au fond, tout est peut-être là, ancré dans l'idée de s'aventurer : « Si on ne se sent pas aimé, c'est qu'on n'aime pas assez, qu'on ne s'aventure pas encore assez loin de soi. »

Oser s'éloigner de soi, de ce qui sans cesse en nous nous retient. S'avancer jusqu'à l'orée du périmètre circonscrit par les convictions d'antan sur soi-même : ce qu'on voulait être comme ce qu'on croit être et qui ne sera jamais qu'une seule partie — la plus visible et acceptable — de ce que l'on est. Jusqu'à l'orée bordée par les craintes et les défenses inconscientes.

Et puis après ce périmètre, passer au-delà. Au-delà de ces limites installées entre soi et les autres. Entre soi et l'amour. Entre soi et la certitude d'aimer.

Puis on ouvre les yeux, on accepte de regarder ailleurs. Plus loin que soi. On recommence à sortir, à s'aventurer seule sur les terrasses, à lever plus haut la tête, à sourire de tout le corps comme pour dire qu'on veut être approchée, touchée, caressée de nouveau.

Je parcours ma garde-robe, choisis ma tenue : pantalon court, petite chemise, collier, et sandale aux pieds. Coupe à la garçonne. J'ai corrigé mon regard, caché un peu mes cernes des derniers mois, rehaussé un peu mes cils. Je sors de la maison comme pour sortir de moi, avec sur ma peau beaucoup d'espoir.

Caroline.

Catherine.

Kathleen.

Isabelle.

Autant de femmes autant d'essais. Des relations parties sur des chapeaux de roue, vécues sur des fils de fer. En découdre parfois et puis laisser tomber. Des liaisons impossibles parce que de part et d'autre on se cherche toujours trop.

Et un jour, laisser partir aussi la plus aimée... Parce que son pays ne sera jamais le mien. Alors au bord des sanglots, la laisser prendre à mon sac le ruban bleu de ma mère qui y était épinglé. Le ruban qu'elle noue à son poignet pour penser à moi, dit-elle, quand elle s'ennuiera du pays.

Je rêve un jour d'être plus qu'un bout de tissu attaché à un poignet.

Et Marie-Aimée qui s'en va elle aussi. Ma grand-mère qui ne tricoterait plus jamais.

Qu'elle repose en paix. Sereine.

Et en lisant l'inscription sur sa pierre, je fais le vœu de trouver une accalmie. De trouver enfin un regard qui saura apaiser le fond de ma tempête.

Je reste là, les sanglots pris dans la gorge, dans un pays où les visages aimés disparaissent tour à tour.

Julie.

Julie assise sur les cendres, Julie née où le feu s'était éteint.

Elle s'est présentée si tôt, si vite, exactement là où il n'y avait plus rien et où je voulais si fort qu'il y ait quelque chose. Là où j'espérais qu'un vœu enfin s'exauce.

Ma grand-mère, peut-être, qui y était pour quelque chose. Ma grand-mère si vive encore dans ma mémoire. Ma grand-mère qui priait pour ses enfants, qui aurait peut-être pu, pour moi. Et j'ai voulu croire qu'elle passait peut-être par elle.

J'avais oublié que toutes les cendres étaient encore chaudes, même celles de la robe blanche de jadis.

Pendant quelque temps, écouter les voix qui s'opposent à l'intérieur de moi. Dire non, et plusieurs fois fermer la porte. Mais un jour céder. Devant l'insistance, et devant la curiosité, aussi, qui a surgi au creux de ses appels.

À la fin d'un courriel, elle a glissé les mots qu'il fallait. Une mention anodine comme un hameçon : une poupée Blythe.

Une poupée qu'elle aurait délaissée ces derniers jours. Une poupée comme une enfant abandonnée.

Trois poupées qu'elle déshabille et habille à nouveau. Des vêtements de poupée qu'elle achète sur internet, des vêtements qu'elle refait et ajuste à la main.

Des poupées qu'elle démaquille et maquille à nouveau. Du maquillage exprès pour ça.

Plusieurs fois par jour, les mêmes gestes posés. Les mêmes poupées. Et quand la nuit tombe, les poupées toutes belles, les petites filles toutes prêtes, sont posées sur des tablettes au-dessus de son lit.

Sur une photo, vêtue de bottes de pluie jaunes, près d'une marche d'escalier, une femme-poupée a posé pour la photographe.

Ainsi, la jeune femme aux poupées refera chaque jour sa propre enfance et je serai fascinée par elle.

Mais au-dehors, elle, elle ne sait pas s'habiller et le froid lui glace les mains. À côté de moi, défilant dans la foule d'une marche aux flambeaux, elle gèle. Elle agite ses mains, les frotte l'une contre l'autre.

Pour l'aider, je lui offre mes mitaines de laine grise. Elle les enfile pour se réchauffer un peu, avant de les brûler par inadvertance avec la chandelle tenue dans sa main. Les mains sont intactes, mais les mitaines perdues.

Perdu aussi le dernier souvenir de ma grand-mère, le dernier souvenir qui pouvait encore être porté. Et je me demande ce que je dois comprendre. Ma grand-mère qui m'exauce de là-haut ? Ou qui me prévient de ne pas rester là ?

Dans sa chambre, c'est un pays de princesse. Autour des poupées, tout est rose. Les murs, les meubles, l'horloge, les draps, le voilage qui tombe sur le baldaquin, les pantoufles au pied du lit. Tout.

Et je ne sais pas où me glisser dans cet univers. Trop rose, trop féminin, trop petite enfance. Je n'y serai pas princesse, encore moins prince charmant.

Dans sa chambre, j'ai vu des poupées accrochées aux murs et une petite fille délaissée étendue sur un lit. Une petite fille qui s'entoure de ce rose qui n'a pas coloré son enfance. Une poupée comme une enfant abandonnée par sa mère.

Dans cet univers, il aurait aussi fallu que je n'y sois jamais reine.

Il y avait de la rage dans cette relation. Beaucoup de rage. Des crises, des pleurs, des « tu-me-tues » et des « je-te-hais ». De la rancœur et des blessures encore trop vives pour laisser la suture se faire. Trop de douleurs portées en soi pour que les tissus de la peau puissent reprendre, pour que la couture tienne. Trop de douleurs portées en elle pour peindre un seul sourire sur le visage d'une seule poupée.

Et mes nuits passées à essayer de voir clair. À me trouver un chemin à travers tout ce rose et ce noir.

Des nuits blanches à garder les yeux ouverts, un œil sur les poupées aux murs et un autre sur moi-même. Des nuits couchée près d'elle, où j'avais l'angoisse au ventre et les entrailles qui se tordaient.

Je rêve d'une relation qui naîtrait ailleurs que sur des bouts de laine brûlés...

Et quand je dors, je rêve que je suis seule. Qu'autour de moi, l'espace est vide, silencieux, sans couleur. Je rêve qu'autour de moi cet espace se rétrécit. S'enserme autour de mon corps de plus en plus. Que de partout, tout se rapproche de moi, me touche, me limite. Je sens mon corps à risque de se broyer. Mon corps qui sent l'étouffement imminent. La contrainte, les limites.

C'est un cauchemar mille fois répété depuis l'enfance.

Et dans ce rêve, je me vois comme au travers d'une vitre. Totalement consciente de ce qui se passe, mais incapable d'intervenir. Je vois tout, tout ce qui change. L'espace, bientôt le manque d'espace. Mes côtes qui se sentiront emprisonnées, mes poumons, mon visage apeuré. Le manque d'air qui est là.

Et puis je sens la nécessité d'en sortir à tout prix. De finir ce mauvais rêve, d'y mettre fin. Je sens l'urgence de me réveiller et enfin d'un seul coup revenir à moi, le cœur qui bat, fatiguée d'avoir dû résister, d'avoir dû survivre.

Chaque fois que je fais ce rêve, j'attends jusqu'à la toute dernière seconde pour en sortir. J'attends toujours trop. Jusqu'à la limite. Comme si j'acceptais chaque fois l'inacceptable : l'enserrement, l'empiètement sur soi, le corps atteint jusqu'aux os.

J'ai pris du temps, beaucoup de temps pour comprendre que je n'étais pas pour elle. Beaucoup de temps pour comprendre au-delà de son regard qui m'avait élue, au-delà de ses mots qui me cherchaient sans cesse, qui me ramenaient à elle, à ses souhaits, à ses rêves de reconstruction, de naissance peut-être.

Je l'ai tant suivie. Tant écoutée me dire que notre route était belle, que nous étions faites l'une pour l'autre. Qu'elle ferait certainement la différence dans ma vie.

J'ai pris du temps pour comprendre que dans la sienne, je ne la ferai jamais. Que je ne pourrai pas remplacer ce qui lui manque. Que je n'étais pas celle qu'elle cherchait réellement.

J'ai pris du temps pour comprendre que je ne pouvais pas être à la fois amante et mère.

Il me faut tout écrire. Tout écrire pour tout jeter, rejeter. Mettre sur papier ce que je ne veux plus qu'il y ait en moi, qu'il y ait dans ma vie. Éloigner de moi tout ce noir qui étrangle.

Tout ce noir qui tue à petit feu.

Ce n'est pas un murmure qu'on entend au-dedans, c'est un cri qu'on étouffe. C'est un corps qui suffoque. Une robe qu'on déchire à mains nues.

Mais où donc, où est donc la jeune fille aux rubans ?

L'écriture ne protège pas des aspérités de la vie, elle m'emporte plutôt vers ses points d'équilibre les plus précaires, là où se joue une saisie du provisoire. Écrire est une façon de réagir contre la fragilité qui nous enserre.

Hélène Dorion
Sous l'arche du temps

Pascale.

Elle avait une fille comme moi, qui lisait tout le temps comme moi, qui avait un sourire plein de dents comme moi. Quand je voulais bien sourire, disait-elle. Elle m'avait observée longtemps avant de me parler. Je l'intriguais. Était-ce le livre sur lequel j'étais toujours penchée, le regard ailleurs, ma solitude qui lui paraissait feinte ? Ou cette ressemblance avec sa fille ? Peut-être aussi, un certain charme. Mais seulement après. Une fois franchi le premier livre-obstacle, une fois tombée la gêne qui empêchait tout.

Une gêne comme celle que l'on ressent devant la moitié de quelque chose : la moitié d'un désir de contact avec elle et la moitié d'une crainte. Vouloir et ne pas vouloir d'elle. Une lutte entre les deux. Et ma gêne, cette sorte de résistance à la fois subtile et impulsive, qui la charmait.

Heureusement, au bout de la réserve, un lieu de rencontre comme une saillie. Un lieu où l'on pouvait discuter pendant des heures. Elle et moi.

Un jour où je lisais *L'amer ou Le chapitre effrité* de Nicole Brossard, alors que je butais sur son « j'ai tué le ventre », Pascale m'avait demandé : « Et ce chapitre effrité, qu'est-ce que c'est ? »

Comment avais-je fait jusque-là pour ne retenir de ce titre que « l'amer » ?
Comment avais-je pu jusqu'alors ne pas être touchée par « le chapitre effrité » ?

Il s'agissait pourtant de cela : le chapitre des relations mère-fille. De celles qui s'effritent justement sans même qu'on s'en rende compte. De celles qu'on oublie parce que l'amer, c'est plus mordant, parce que ce mot à lui seul frappe l'esprit. Jusqu'à en perdre le chapitre.

Ou parce que le chapitre, justement, s'est effrité doucement, longuement. À petits pas de paroles lâchées, perdues dans la distance, dans l'écho qui tarde à revenir.

Quelque part, dans cette amitié naissante avec Pascale, j'ai senti que j'avais perdu de vue toute figure maternelle. Que ma mère de l'autre côté des Laurentides était bien loin de ma vie. Que nous ne nous connaissions peut-être plus. Que nos silences façonnaient maintenant notre relation, creusaient de plus en plus au cœur de nos absences. Les fils qui m'unissaient à ma mère s'étaient relâchés. Puis tranquillement, c'est tout le lien qui s'était distendu, effrité...

Je me souviens combien chacun des moments passés avec Pascale me réjouissait. Je me sentais privilégiée, choyée par sa présence et la beauté de son regard. Mais cette joie me rappelait ma mère, cette continuité que je n'arrivais pas à avoir avec elle. Cette quotidienneté inexistante entre nous, le fruit de la distance, de tant d'années passées loin d'elle.

Je sais, je m'ennuie du regard de ma mère.

À ma mère

«La vie tient dans un regard qui cherche
un autre regard pour s'y noyer.

Louise Dupré
La memoria

Cette nuit, j'ai rêvé ma mère se noyant dans ses larmes. J'étais là, tout près d'elle. Je la voyais à la fois pleurer et crier. Je la voyais, elle, mais aussi ce désespoir qui la prenait au corps, qui l'enserrait dans ses eaux. Je ne pouvais rien faire pour elle. Elle était dans mon rêve pour pleurer et je n'étais là que pour assister à sa noyade.

Puis je me suis réveillée, en larmes moi aussi, moi qui pourtant ne pleurais pas dans ce rêve, moi qui n'étais qu'observatrice.

J'ai appris ce matin que ma mère avait perdu l'un de ses frères durant la nuit : une autre violente migraine qui cette fois-là l'aurait achevé : les médecins pensent à un anévrisme. Ma mère avait appris la triste nouvelle pendant la nuit et elle avait pleuré sans interruption jusqu'au matin.

J'adore aller à la piscine. J'apprends à nager, avec mes deux sœurs à côté de moi. Je ne sais encore rien faire, mais je saute dans l'eau profonde.

J'adore aller à la piscine parce que je sais que ma mère ne peut s'empêcher de me surveiller du haut de la mezzanine. Comme je n'ai pas peur de l'eau, elle me guette parce qu'elle a peur pour moi.

Je pourrais me noyer, ne pas remonter à la surface, couler à pic. Mais dans ma tête, ma mère est là, et ça n'existe pas. Je suis bien partout dans l'eau. L'eau comme le prolongement de mon corps. Comme si l'eau me faisait moi ou que moi je faisais l'eau.

Ma mère sur la mezzanine me regarde et mon indiscipline me fait échouer au cours. Je n'ai pas appris la première règle : la prudence.

Ça vient de loin, très loin. Je n'ai jamais appris à me protéger.

Lorsque ma mère a perdu son père, je l'ai accompagnée toute la nuit précédant sa mort. Je me souviens de mon détachement : j'étais triste, mais pour moi, il n'y avait de place que pour la peine de ma mère. Comme si je ne pouvais sentir la mienne qu'en écho à sa douleur à elle. Durant cette dernière nuit, mon grand-père ravagé par la morphine, mon grand-père jadis si doux, si merveilleux aux yeux de ma mère s'était rempli d'agressivité. Ses dernières heures étaient particulièrement difficiles à vivre pour ma mère.

Je veillais avec ma mère sur le corps mourant de mon grand-père. Mais en secret, c'est sur elle que je veillais. Debout près de la porte du corridor, j'observais le corps de ma mère. J'épiais son visage, ses yeux qui cherchaient ceux de son père, sa mâchoire qui se raidissait par moment comme pour retenir ce devant quoi elle ne voulait pas céder tout de suite.

Et ses mains. Ses mains qui semblaient pleurer en caressant le revers de la main de mon grand-père. Ma mère bouleversée, et moi qui ne m'étais jamais sentie si impuissante devant sa peine. De loin cette nuit-là, essuyant parfois discrètement mes yeux d'un geste furtif, je veillais sur ma mère tout en prenant soin de préserver la dernière intimité, celle d'une fille et de son père.

Je ne sais pas pourquoi la nuit semble aussi propice à me rapprocher de ma mère, aussi propice à me faire ressentir, même à distance, les épreuves de ma mère.

Alors que je n'ai pas cette impression de proximité le jour, dans le néant de la nuit, la distance géographique semble disparaître quelque part. Peut-être est-ce la nuit elle-même, dans ce qu'elle peut parfois créer d'intimité et de silence, qui nous donne un lieu où l'on pourrait enfin se rencontrer, elle et moi. Un lieu comme un ressenti, un rêve, un écho inattendu.

Mais j'aimerais que ma mère soit assise à ma table pour pouvoir toucher le fond de son regard. Pour mieux nous voir à travers nos paroles, nous reconnaître encore un peu. J'aimerais ma mère plus proche de moi. J'aimerais un lieu pour nous en plein soleil.

Et s'il m'est difficile de voir vieillir ma mère, de voir la peau de ses mains s'amincir et les rides se multiplier, c'est que cela l'éloigne de moi et laisse planer la menace d'une autre séparation, décisive cette fois. Le corps de ma mère qui vieillit, c'est un peu mes désirs qui se meurent.

La vieillesse de ma mère, c'est la fatalité du temps qui me prend au dépourvu en me rappelant ce que je ne veux pas reconnaître : qu'il n'y a de continuité que dans la perte.

Je sais dorénavant qu'elle est à jamais éloignée de moi, qu'il sera impossible de reconquérir le corps de ma mère.

À ma mère, je confie que j'ai peur. Que je sens mes propres limites se dessiner autour de moi, de plus en plus près de moi. Elle s'étonne. Ma petite fille ?

À 30 ans, je lui dis que j'ai de plus en plus l'impression de ne pas pouvoir aller au-delà de ces limites. Que c'est un peu comme si je prenais conscience qu'il y avait un seuil que je n'arriverai pas à dépasser parce que je suis incapable de me défaire d'une certaine manière d'être. Une manière émotive, hésitante, une manière naïve et par laquelle je m'émeus trop facilement. Une manière qui me rend vulnérable devant les autres.

Je vois bien que j'enfile toujours les mêmes robes, vieilles, usées, salies. Ces robes que ma mère reconnaît encore. Ces robes qu'elle a déjà portées.

Qu'ai-je donc fait des années si je n'ai pas appris à me protéger ? Comment n'ai-je pas tiré de mes expériences une façon d'être plus forte, à l'écart des émotions qui nuisent ? Que dois-je faire pour m'éloigner de ce passé qui ne tient pourtant plus ?

Je sais que je perds quelque chose à chaque fois. Mon temps, mon calme, ma confiance. Mais jamais assez ma naïveté.

Ma mère à son tour se confie. Elle me parle d'héritage.

Elle m'avoue son malaise à l'idée que la lignée puisse s'arrêter à moi. Elle sait maintenant que je n'aurai peut-être pas d'enfant. Et ce « peut-être », c'est un peu déjà comme une faille dans la transmission, comme si ce qu'elle m'avait donné un jour allait se perdre à jamais.

Je sais qu'elle parle aussi d'elle, de sa propre ambition investie en moi. Je sais que ma mère pense à une généalogie infinie. À des petites filles qui répondent aux mères. À des femmes mères qui ajoutent des rubans aux robes.

Elle pense aussi à ce qu'une mère peut ressentir quand elle ne peut plus protéger sa fille. Quand sa fille s'éloigne d'elle.

Comme si un vêtement n'était pas tout à fait un vêtement parce qu'un fil refuse de passer par le chas de l'aiguille.

Un étranger lit dans mon écriture. Il prétend que mes lettres disent ma mère. Que ma calligraphie témoigne sans le savoir de ma relation à ma mère. Que ma mère apparaît dans les formes mêmes que prennent les lettres que je griffonne sur la page.

Il prétend que ma mère dort là, dans l'encre de mon crayon, dans ma main qui écrit et qui a toujours mémoire d'elle.

Je sais qu'il me faudra un jour la sortir de là.

Mais comment me séparer de ce qui s'impose inconsciemment ? De ce qui s'immisce malgré moi entre chaque mouvement circulaire de mes doigts ? Comment m'éloigner de ce qui habite mon corps à même ma propre sensualité ?

Je dessine sur du papier. Ma mère reconnaît une maison, des adultes, trois petites filles. Des mains qui se touchent et des sourires qui envahissent les visages.

J'ai encore oublié. Je n'écris pas mon nom au bas du dessin. Je l'offre à ma grand-mère qui n'oubliera jamais qu'il est de moi. Avec les années, elle a compris que je ne signerai jamais. Elle notera sur une boîte de rangement que les dessins et les lettres sans nom sont de moi.

Ma mère, cinq fois mère, d'abord de filles puis de garçons.

Et moi qui suis l'enfant du milieu. D'un bord le regard de ma mère, de l'autre celui de mon père qui attend encore un premier garçon.

Je joue à la marelle et au ballon chasseur, à la poupée et au bulldozer. Quand mon père me regarde, il sourit. Je cherche à le faire rire, ma mère m'appelle « petite joie de vivre ».

C'est un nom pour faire oublier que je ne suis pas un garçon.

Parfois ça m'envahit l'esprit : je voudrais être ce qu'elle a imaginé pour moi le jour où elle a senti que j'étais en elle, le jour où elle m'a donné ce nom. Je voudrais être celle que ma mère aurait aimé que je sois.

Et résonnent en moi les paroles souvent entendues : « elle est la digne fille de sa mère ». Je me rappelle qu'enfant, je savais comment faire. Mais maintenant, qu'est-ce que cela veut encore dire ? Qu'il me faudrait parfois être un peu elle ?

Avant, on pouvait espérer. Espérer qu'un jour la fille soit comme la mère. Qu'elle étudie, se marie, ait des enfants comme elle. On pouvait espérer.

Même si c'est pourtant elle, la mère, qui a pensé aux rubans bleus.

Mais si je n'ai pas d'enfant ? Si mes mains vieillissent sans personne pour les voir vieillir ? Serait-elle encore digne de sa mère la fille qui n'aurait pas su enfanter, qui n'aurait pu reproduire un peu de la vie de sa mère ?

Et ma mère, veut-elle voir dans mes yeux la mère aimante qu'elle a été elle-même ?

J'éprouve un sentiment étrange. Comme s'il me manquait à l'avance une génération qui n'existe pas encore. Comme s'il y avait un lieu que je voudrais moi-même atteindre et que je sais déjà m'être inaccessible. Un lieu que je rêve d'entrevoir peut-être par le biais de ma fille. Cette autre qui serait aussi un peu moi.

C'est comme s'il fallait des années pour arriver. Plus d'une fois entailler le ventre. Croire aux chances des filles d'aller plus loin que leurs mères, de faire mieux qu'elles.

Ma mère, maternelle entièrement, jusqu'au bout. Du rêve de petite fille à l'ambition de la jeune femme, elle fait le vœu d'être mère. Elle désirait avoir des enfants plus que tout au monde. Et la vie l'a accomplie.

Ma mère, une femme enclose mais qui espère un jour pouvoir assumer une prise de parole personnelle. Un jour, elle s'avouera qu'elle peut être aussi une voix autour de la table familiale.

Une fois, elle m'a dit qu'après son mariage, trois ans lui avaient été nécessaires avant d'arriver à n'être pas qu'une simple hôtesse silencieuse à la table de son mari. Il m'était difficile d'imaginer qu'au début de sa vie avec mon père, ma mère ne parlait pas. Elle portait un « silence domestique ». Un silence dans lequel les femmes, me semble-t-il, se sont longtemps méprisées sur elles-mêmes.

Et lorsque ses enfants se sont mis à grandir, ma mère s'est progressivement refait une voix. Une voix bien à elle. Une voix à part. Parce qu'elle espérait déjà beaucoup pour nous : elle souhaitait que nous soyons plus tard, nous ses enfants, ce qu'elle avait tant de difficulté à être elle-même.

Si elle s'était installée dans le pays de mon père — dans sa famille et sa maison, au sein de ses biens et sur sa terre à cultiver — elle y avait pourtant creusé, avec les années, son propre sillon, sa propre voie.

Et ce sentiment d'appartenance avait passé par une prise de parole.

Puis dans un tout petit village, ma mère jadis silencieuse s'est efforcée de s'éloigner d'une certaine manière d'être féminine, discrète et repliée sur elle-même. S'éloigner, aussi, d'une certaine pratique de l'oralité, désuète à ses yeux, pour nous apprendre non seulement à bien parler, mais à prendre la parole.

Elle jugeait que ça commencerait aussi par là. Surtout par là.

J'ai 12 ans et bientôt un nouveau petit frère. Ma mère accouche encore, comme sa mère l'avait fait lorsqu'elle avait elle-même 12 ans. Mais sa mère à elle est morte et j'ai peur que la mienne meure à son tour. Aux premières contractions, je pleure.

Pour soulager la famille, ma grand-mère m'accueille chez elle. À peine quelques jours. Les plus longs de ma vie. Mon autre frère m'accompagne, il a 8 ans, trop jeune pour rester seul à la maison. Les pleurs cessent, mais pas l'angoisse. Mon frère me serre dans ses bras.

Et nos corps crient ce qu'on n'osait pas dire. Qu'ils ne veulent pas de cet éloignement. Que l'exclusion est sentie comme une entaille faite au corps, comme une déchirure dans la peau.

À peine quelques jours, puis mon frère revient d'urgence à la maison, il a une infection, l'opération, l'excision. À ma mère, je montre mes mains que je ne reconnais plus : elles ont enflé à cause des guêpes qui n'ont pas aimé que je passe trop près de leur nid.

Le corps sans mère et qui souffre. Le corps qui n'a pas appris à être seul.

Je suis à l'école et j'attends ma copie d'examen. Elle arrive sur mon bureau, vierge, une feuille blanche que je devrai remplir, noircir, blanche comme mon visage qui n'arrive plus à cacher mon estomac à l'envers. Blanche comme les couloirs, comme les toilettes de l'école.

Je suis à un mariage, jolie dans ma petite robe blanche immaculée, petite fille qui marche devant les mariés jusqu'à l'autel. À peine assise, je m'endors, fiévreuse, malade.

Ma mère me ramène à la maison, ses mots me bercent sur le chemin jusqu'à mon lit. Mais je sens la honte de n'avoir pas pu, encore une fois, je sens le malaise aussi de ma mère qui voudrait pourtant.

Parfois encore mon corps qui somatise. Le sentiment d'avoir froid jusqu'aux os, des jours entiers où les couvertures ne suffisent pas. Et ce froid qui dure le temps que l'angoisse disparaisse.

Peut-être n'y a-t-il en réalité qu'une seule peau pour la mère et son enfant, qu'une seule et même peau partagée au-delà de la naissance. La peau de la mère qui se transforme en donnant la vie, une peau qui a besoin pour s'agrandir de s'étirer jusqu'à la déchirure.

Et le corps entamé de la mère donne lieu à l'enfant, en l'expulsant à travers sa propre déchirure.

Il paraît que lorsque la peau se déchire, les sensations se diffusent. Et que ce sont tous les tissus autour qui sont irradiés. Que les enfants déjà là, eux, ressentent cette déchirure, ressentent cette peau qui enfante et multiplie la surface de leur peau.

Pour la première fois, je vois le nouveau-né couché sur le lit de ma mère. Je glisse mon doigt rougi dans la paume de sa main. Son poing se referme sur lui. On dirait qu'il serre déjà, qu'il dit : je suis là.

Je ne sais pas encore que je l'aimerai.

Mon adolescence, je crois, a commencé ce jour-là. Le jour de sa naissance, passé loin de ma mère. Puis, j'ai continué à m'éloigner pour devenir indépendante, pressée d'être adulte, pour imiter ma mère, peut-être, qui elle a été forcée de l'être après la mort de la sienne.

Je me tiendrai loin. Seule à mon tour.

Ainsi, ma mère, mon petit frère dans les bras, n'aura plus à chercher du regard la fillette que j'ai été jusque-là.

Sombre comme une phrase entre deux blessures.

Nicole Brossard
La capture du sombre

Je pense à ma mère et à son sentiment de culpabilité. Pendant des années, elle était certaine d'y être pour quelque chose. Qu'elle n'aurait pas dû encore une fois se disputer avec son frère. Que la mère est morte parce qu'elle devait être punie, elle, l'enfant encore si petite. Trop petite pour bien comprendre. Trop jeune pour prendre le blâme d'un lien rompu trop tôt.

La mère de ma mère devant l'erreur d'un médecin ivre. Tombée au combat des femmes qui accouchent. Et sa fille qui prend sur elle, qui prend en elle cette mort et qui portera cette douleur pendant des années.

Ma mère me disait : « tous les soirs que le bon dieu amenait, je pleurais toutes les larmes de mon corps ». Les larmes de ma mère... Ma mère inconsolable comme je peux difficilement l'imaginer. Elle qui sait donner la vie et la rendre belle. Elle qui a réappris à sourire et qui sait mieux que quiconque comment tisser un bonheur.

Je crois que les larmes ont cessé quand elle a repris pour elle-même ce dont elle avait tant manqué : devenir mère. À son tour.

Le grondement de la machine à coudre de ma mère. Ce son que j'entends souvent la nuit, tard dans la nuit. Elle taille et coud les tissus achetés au magasin de ma tante. Ma mère nous fait des robes d'été, des chandails, des pantalons. C'est pour nous habiller. Pour que nous soyons belles.

Elle reprend, retaille, reprise aussi des vêtements. Elle les sculpte, les ajuste pour qu'ils puissent circuler encore, avoir une autre vie sur un autre corps. Pour que la seconde de ses filles puisse hériter des vêtements de la première. Et la troisième, de la seconde.

C'est comme une « ellipse fille-mère ». Mais une ellipse de filles qui permet de passer de l'une à l'autre sans interruption.

Je me souviens d'un rêve troublant. Un rêve où ma mère se dénude devant moi, enlevant robe après robe, comme à l'infini. Ma mère sous plusieurs couches de vêtements. Ma mère qui se dénude, mais sans jamais tout à fait y arriver.

Chaque robe différente et pareille à la fois. L'une après l'autre, l'une sous l'autre. Elles se répètent jusqu'à ne plus générer de sens. Et la nudité jamais atteinte de ma mère, jamais entière, refusée, me laisse perplexe.

Je me demande si c'est à partir de ce rêve que je me suis mise à distance de ma mère, bien inconsciemment.

Dans ce rêve, je suis en retrait comme pour mieux voir ses vêtements retirés, comme pour mieux la voir, elle. Ai-je pu dès ce rêve vider ma mère de tout son sens pour moi ?

Est-ce alors, aussi, que j'ai commencé à chercher partout l'être de ma mère ? Ma mère refaite, ma mère déshabillée d'elle-même, ma mère sous divers déguisements ?

J'ai entendu à la télé qu'on n'a jamais trop de mères, sinon on s'en crée...

Des mères-mères. Des mères-amies. Des mères-amantes. Ou des mères-filles. Des mères qui n'en auront que le nom, d'autres qui auront tout.

Des filles coupables de leurs mères.

Je sais que j'ai participé à l'absence de ma mère. Que depuis très longtemps je me suis éloignée d'elle. Peut-être pour ne pas avoir, moi, ce dont elle a tant été privée, elle, après la mort de sa mère.

Et dois-je avoir à mon tour une fille pour restaurer la lignée des enfances heureuses ? Et puis-je rêver que cette enfance-là n'aboutisse pas dans l'absence une fois l'adolescence venue ?

Recommencer sa vie soi-même, ou laisser la suivante la refaire. Lui tendre les fils et les aiguilles, et la regarder faire ?

Les mères qui souhaitent que leurs filles prolongent leur propre vie oublient-elles que dans cette généalogie de mère en fille on ne peut faire mieux ?

Parfois on se réjouit que la fille n'arrive pas à passer par le même chas.

À 55 ans, ma mère qui se confie à moi. Elle m'avoue qu'elle refait connaissance avec l'amitié, ce sentiment qu'elle n'a plus éprouvé depuis son adolescence parce qu'elle s'est consacrée tout entière à sa famille.

Je l'écoute et on dirait que ma mère est une jeune fille. Impulsive, brûlante. Et subitement, je me sens très liée à elle. Et un peu choquée, aussi, de constater que je tiens d'elle ce que parfois je rejette de moi-même. Ce désir parfois trop brûlant devant l'amitié.

Ma mère me parle de liberté. Liberté qu'elle ne sent plus avoir parce qu'elle a passé tant d'années sans se l'accorder. Ma mère qui découvre alors ce que ce mot peut avoir d'importance à mes yeux.

À cette période de sa vie, ma mère m'a parlé beaucoup d'elle-même. Et j'ai adoré ce moment où il m'était enfin possible de me reconnaître en elle. J'ai adoré ce moment même si parfois ses confidences me désarmaient.

J'ai senti que ma mère trouvait en moi davantage qu'une oreille attentive. Comme un écho, peut-être, à elle-même.

Je sais que je reprends toujours les mêmes termes, qu'il s'agit toujours du même fil. Je sais que je cherche un lien. Et que d'une femme à l'autre, je me cherche, moi.

Je sais que je fais circuler de l'identité entre ces femmes qui me font, me travaillent. La reprise d'une maille répétée inlassablement. Une boucle que j'attache à la suivante.

Je sais que ce n'est pas anodin. Je sais qu'on tisse quelque chose.

Que c'est peut-être ma mère. Que c'est peut-être elle que je vise encore et encore. Que lorsque je me tourne vers une femme pour en faire mon interlocutrice, c'est encore elle. Et que plus fort est mon désir de faire de cette femme un mentor, plus fort celle-ci me rappelle la place inoccupée par ma mère.

Que je laisse vacante.

Des nuits et des jours entiers. Seule dans une aile pédiatrique vide d'un hôpital inconnu. J'ai 4 ans, je viens d'avoir un petit frère, et je suis ici, malade, en rémission.

Sur la table de chevet, il y a un jeu en plastique. Il faut que j'arrive, en soufflant dans un tube, à faire monter une petite boule rouge jusqu'en haut. Ce sera l'indice que je serai rétablie. Mais je n'ai pas de souffle et je ne veux plus que les infirmières me demandent de jouer à ça.

Pour Noël, les autres enfants ont eu congé et sont retournés chez eux. Pas moi. C'est trop tôt pour moi. Trop dangereux pour moi. Parce qu'on m'a opérée la nuit dernière. Qu'on m'a ouvert le ventre, juste en bas. On ne sait pas encore si mon ventre va tenir.

J'attends des heures dans mon lit, en fixant des yeux le rideau près de la porte. J'attends ma mère, mon soluté à côté de moi. Je déteste de plus en plus ce rideau parce que c'est là que le visage de ma mère a disparu la dernière fois.

À l'hôpital, ma mère vient me voir, mais repart toujours trop vite. Elle a trois autres enfants, dont un nourrisson qui n'attend pas, lui, quand il a besoin de sa mère. Pour Noël, ma mère soupe avec moi. Je n'arrive pas à manger, mais je suis heureuse qu'elle reste un peu plus longtemps.

Je reçois un petit accordéon vert et bleu. Des notes de musique remplacent les voix d'enfants qu'on n'entend plus.

Plus tard, dans la veillée qui s'étire, entourée de ses autres enfants, avec la famille de mon père, ma mère reçoit en cadeau une poupée confectionnée par ma grand-mère. Une petite fille de chiffons, en robe, avec des cheveux de laine.

Dans l'album de photos de ce Noël qui n'a pas existé pour moi, je n'apparais nulle part. Mais sur l'une des photos, on voit ma mère pleurer, le visage enfoui dans une poupée.

Je cherche. Je cherche dans le récit des autres femmes un lien qui me ferait exister. Je sens que la vie prend en moi, se lève, quand dans une conversation, j'entrevois qu'un fil unit nos préoccupations. Je vois la beauté de ce lien, sa fragilité, et sa rareté aussi. Ce lien si bon dans le quotidien. Ce lien qui me rappelle quelque chose d'il y a longtemps et qui tient peut-être du surgissement d'une existence. Cet instant où tout est possible.

Mon existence ne tient certes pas à ses femmes, mais on dirait qu'elle part souvent d'elles tant elles font naître de désirs, de rêves, d'attentes. Ou c'est ma propre histoire qui s'attache à la leur, comme on recoud des pièces ensemble, ou ce sont leurs histoires qui engendrent la mienne. Cette petite histoire, si semblable à la leur par moment et parfois si étouffée par les craintes, si fragile devant la grande histoire commune.

Ça prend du temps, apprendre à se vêtir par soi-même. Apprendre à choisir le bon vêtement, les bonnes couleurs. Ça prend du temps, trouver son style et sa propre signature.

À ma grand-mère

Ma mère nous écrit un courriel, à nous ses enfants éparpillés à travers le Québec, pour nous annoncer la fin prochaine de ma grand-mère, transférée en soins palliatifs. Ma mère nous parlait d'une hémorragie interne, de selles teintées de sang et d'investigations impossibles à faire puisque le cœur, déjà trop usé, ne tiendrait pas.

Le corps de ma grand-mère s'était depuis longtemps alourdi. Ses poumons prenaient régulièrement l'eau et nous donnaient l'impression qu'elle se noyait un peu par en dedans. Son cœur s'était certainement épuisé à force de pomper toujours plus pour se maintenir à flot, pour rester avec nous.

Ma mère avait précisé que la mort par hémorragie devait être une mort douce. Et puis, s'il y avait l'hémorragie, il y avait aussi la morphine pour passer au travers.

Beaucoup de morphine. Car aux soins palliatifs, on ne parle plus que de « soins de confort » : il faut permettre à la mourante de ne pas souffrir quand la perte d'appétit affaiblira son corps, quand ses reins ne fonctionneront plus et se gonfleront, quand les poumons se rempliront de sécrétions et déclencheront la pneumonie fatale.

La morphine comme un crochet d'artisanat qui viendra enrouler la dernière maille. Et une fois au bout de la douleur ainsi atténuée, au bord du dernier souffle, la morphine coupera le fil.

Je souris un peu en m'imaginant que celui de ma grand-mère devait être en laine. Et qu'au fond, le confort, il est peut-être là : la fin comme un châle que l'on a terminé et que l'on pose sur ses épaules. Un linceul de laine qui nous accueille enfin. Une mort plus fine.

J'ai lu le message de ma mère, j'ai refermé ma boîte de courriel. Puis j'ai senti comme jamais auparavant que le courriel, au fond, n'arrive pas à diminuer les distances.

Et j'ai eu froid dans le dos. L'automne avait refroidi mon appartement sans que je m'en rende compte. J'ai ouvert une armoire et j'ai pris cette grande couverture qu'un jour ma grand-mère m'avait tricotée à la main. Une couverture immense, des heures et des heures de travail en pensant à ses petites-filles.

Je me suis enroulée dedans comme une enfant. Avec l'impression de sentir encore le parfum de la maison de ma grand-mère à travers la laine.

Et cette laine était chaude, juste assez chaude. Mais au lieu de me réconforter comme elle l'avait si souvent fait par le passé, elle me fit pleurer. Elle me fit sentir plus que jamais l'éloignement des miens. Et cette grande absence qu'il nous faudra dorénavant apprivoiser.

Je n'avais téléphoné à ma grand-mère que quelques jours après avoir reçu le courriel de ma mère. Par manque de temps, par peur aussi. Moi, chez moi, elle sur son dernier lit, nous avons pu nous parler une dernière fois. Parler. Une discussion qui n'avait duré qu'à peine deux minutes, tout juste le temps qu'elle se rendorme, m'a dit l'infirmière qui avait repris le combiné téléphonique des mains affaiblies de ma grand-mère.

J'avais trop hésité avant de l'appeler. J'avais trop cherché en vain les paroles qui conviendraient à ce type d'appel. Et puis machinalement comme pour contrer ma gêne et ne pas éclater en sanglots, je lui avais demandé au téléphone comment elle allait, sachant pourtant très bien qu'elle n'allait plus, que ça ne pourrait plus jamais aller pour elle. De sa réponse, je n'ai retenu que la faiblesse de sa voix au bout du fil, une voix comme je n'en avais jamais entendue, une voix comme au bout de la vie.

Puis, le souvenir de la douceur de sa voix refit surface et ce fut soudainement comme si cette voix avait toujours été là, blottie quelque part dans un coin de ma mémoire. Au fond, et je le sais maintenant, il n'y a pas de mots pour le dernier appel ; il n'y a qu'une voix qu'on espère entendre pour une dernière fois.

Ma grand-mère, Marie-Aimée. Cette femme toujours assise près de ses aiguilles à tricoter, cette présence douce et chère à nos fêtes familiales. Ma grand-mère qui nous recevait toujours avec ce petit quelque chose qu'on ne pouvait ni répéter ni trouver ailleurs.

Je me souviens que ma grand-mère avait toujours des tricots en cours, des ouvrages prêts à être repris là où elle les avait laissés la veille. Je l'ai souvent observée, elle, les aiguilles croisées entre ses doigts, la laine tombant à ses pieds. Elle refaisait sans cesse ces gestes minutieux, toujours les mêmes, des gestes répétitifs, des gestes qui formaient au bout de ses aiguilles de toutes petites mailles bien serrées. On aurait dit que ces mailles s'enchaînaient les unes aux autres à l'image de nos conversations en famille lorsque nous étions rassemblés autour d'elle. Il y avait ma grand-mère qui tricotait au son de nos voix, et nous qui parlions au rythme des entrechoquements de ses aiguilles à tricoter.

Je vois les petits mouvements mesurés, cadencés, réconfortants de ma grand-mère et je comprends comment il faut faire.

Quand je venais la visiter après l'école, que j'étais triste et que j'avais besoin de parler à quelqu'un, ma grand-mère sortait sa plus grosse laine, celle qui était certainement la plus douce au toucher, la plus chaude. Et la déposant entre mes mains, elle me demandait doucement de lui raconter ce qui s'était passé.

Assise à ses côtés, je m'ouvrais alors à elle, déroulant tranquillement ma petite histoire en même temps que la laine au bout de laquelle ma grand-mère commençait un nouveau foulard. Puis à son tour, ne cessant jamais de tricoter, elle me partageait ensuite la sienne, son histoire, une de celles qui font qu'à coup sûr on ne se sent plus aussi seule et que l'envie même de pleurer disparaît.

Ma mère, lors d'une conversation que j'avais eue avec elle, m'avait confié à quel point ma grand-mère lui paraissait sereine. Ce matin-là, j'avais raccroché le combiné en partageant moi aussi cette certitude. Cette sérénité que j'avais perçue me ramenait à elle, à ce qu'elle avait été pour moi : une grand-mère toujours intéressée à ce que je faisais, à ce que je disais, mais surtout un exemple de calme et d'empathie.

Ma grand-mère, je m'en souviendrai toujours, savait rire de bon cœur, et lorsqu'elle nous racontait ses histoires de jeunesse, elle le faisait toujours avec beaucoup d'humour. Les années parfois très difficiles qu'elle avait eues lui avaient enseigné à rire, lui avaient appris un certain détachement de soi.

Alors la main encore sur le combiné, seule dans mon appartement montréalais, seule au bout du fil, je m'étais surprise à souhaiter qu'en partant elle puisse encore me partager un peu d'elle, de son rire, de son calme et un peu de cette sérénité dont j'avais tant besoin dans ma vie.

Ma grand-mère avait 87 ans. À plusieurs reprises déjà, nous avons été appelés au chevet de cette femme qui semblait pourtant ne pas vouloir mourir. Accrochée à la vie, passionnément attachée à tout ce qu'elle recelait malgré la maladie, ma grand-mère, j'en étais sûre, n'avait jamais voulu mourir auparavant. Elle avait simplement attendu d'être certaine que la vie ne lui manquerait plus. C'est dans cette attente, je crois, qu'elle avait acquis toute sa sérénité.

Avant de s'en aller, m'a-t-on rapporté, ma grand-mère a seulement respiré un peu plus fort. Une inspiration plus audible que les précédentes, à peine un peu plus saccadée, suivie d'une longue expiration. Mon père, ses frères et ses sœurs, ses propres enfants, étaient autour d'elle. Au tout dernier moment, ils ont même eu l'impression qu'elle leur avait souri.

Au cours des dernières semaines de sa vie, à travers les confidences faites à celles qui l'ont accompagnée, ma grand-mère a parlé abondamment de sa propre mère. Bien plus qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant, m'a-t-on dit.

Comme si à l'approche de notre mort, tout nous ramenait à notre mère, à celle d'où l'on vient et qui nous a donné la vie.

Je ne sais pas si d'autres ont pensé à elle depuis un an.

Je veux dire : personne n'en a reparlé, personne pour me parler d'elle, personne pour me raconter ce qu'elle avait été. Son existence s'est-elle arrêtée au moment où tous ses tricots ont été distribués ? Une fois qu'a été vidée la boîte des « petites pattes de bébé », comme elle les appelait, est-ce là vraiment que sa vie s'est arrêtée ?

Là dans ma chambre, sur une table, traînent des petites pattes emballées dans un sac de plastique transparent. Des pattes qui attendent les pieds d'enfants qui ne viendront peut-être jamais. Des pattes en laine, toutes blanches.

J'aurais dû au moins garder mon dernier ruban bleu.

À ma fille peut-être

En attendant.

Je sais que ma sœur accouchera cette nuit de cette fille qu'elle attendait depuis longtemps. Ce sera une petite fille avec des joues roses sous un bonnet tout aussi rose. Une petite fille pleine de promesses. Une petite fille qui pansera l'angoisse des dernières années passées à attendre l'enfant qui ne venait pas. Une fille qui allègera, aussi, la douleur vécue d'un père récemment orphelin. Une petite-fille qu'une autre grand-mère n'aura pas eu le temps de voir naître.

Pendant ses longs mois de grossesse, ma sœur faisait à la main dans un grand drap de petits linges et des débarbouillettes de bébé.

Pour le geste, disait-elle, pour refaire un geste ancien. Pour s'inscrire dans quelque chose aussi.

Cette nuit, j'ai rêvé à elles.

À elle qui naissait. À elle endormie pour la première fois hors du corps de sa mère, endormie dans son berceau de bois, un petit berceau où plusieurs générations de nouveau-nés se sont endormis repus.

Dans mon rêve, je m'avance vers son berceau placé au bout du lit de sa mère, cherchant à voir enfin son visage. Dans mon rêve, je me penche vers elle et je vois sur son visage celui de ma grand-mère. La grand-mère décédée couchée là dans le berceau. Comme un écho du passé.

Tout près du berceau, des petites pattes de bébé encore vides attendent le réveil de l'enfant.

Et au bout de l'attente, j'espère qu'un jour mon tour viendra. J'espère que je pourrai moi aussi relancer l'écho, reprendre la lignée là où elle s'est arrêtée, participer à une histoire plus grande que moi.

J'espère une fille, même si je sais qu'elle me quittera, elle aussi, un jour. Et même si je sais que, comme ma mère, je serai inquiète de cette partie de moi à jamais si loin de mon corps.

Et plus tard, j'attendrai ma fille qui reviendra peut-être aux fêtes. Ces fêtes auxquelles je tiendrai parce qu'il y aura à chaque fois l'espoir de son retour.

Et parce que je crois aux chances des filles, je voudrais qu'elle sache que tout existera pour elle. Que rien ne devra lui faire entrave. Ni la gêne, ni la honte, ni les autres.

Qu'elle sache qu'elle pourra choisir parmi des possibilités infinies. Qu'elle pourra être ce qu'elle veut. Qu'elle pourra être fière.

Et pour ne pas qu'elle oublie, moi sa mère je collerai des mémos sur les murs de sa chambre d'enfant. Je lui offrirai des contes, des petites poupées robustes, des ballons rouges et des tracteurs verts plus fragiles que les poupées. Je lui apprendrai des comptines dont plus tard elle se souviendra peut-être.

Et elle saura nager, comme elle saura, aussi, comment ne pas enfiler mes vieilles robes.

À ma fille peut-être...

À ma fille, je céderai la parole. Pour qu'elle parle plus que je n'ai parlé.
Pour qu'elle se tienne debout au bout des mots, des phrases, des textes, au
bord des grandes bibliothèques.

À ma fille, j'offrirai du temps, du calme, de la confiance. Mon regard et
beaucoup de soleil.

Et au creux de ses mains, un jour je déposerai un ruban bleu.

*La robe trouée comme figuration de l'écriture
réparatrice dans Ma mère et Gainsbourg
de Diane-Monique Daviau*

Aux yeux de la psychanalyse, le vêtement a charge d'identité¹. En attribuant une signification à qui le porte, il le différencie comme individu autant qu'il l'identifie à l'autre. Parce qu'il est une seconde peau, le vêtement évoque métaphoriquement la perception identitaire de soi, prenant ainsi le relais du Moi-peau tel que défini par Didier Anzieu². En ce sens, une insistance sur l'altération au corps du vêtement serait à même de témoigner des transformations de la psyché.

Dans le récit *Ma mère et Gainsbourg* de Diane-Monique Daviau, le motif de la robe est omniprésent et constitue en quelque sorte une enveloppe psychique qui permet une continuité imaginaire entre la mère et, non pas Gainsbourg comme le titre le laisse envisager, mais bien plutôt la fille, la narratrice. Cette robe, nous dit cette dernière, est trouée, et la reprise tout au long du récit de ce motif préfigure l'absence ressentie par la fille devant le deuil à faire de sa mère. Les nombreux trous à la robe, que la narratrice met en évidence, se lisent comme des manques, des silences et des vides entre la mère et la fille. Ces accrocs à la robe marquent l'identité de cette dernière et fonde cet « héritage-fardeau³ » qu'elle porte et dont elle témoigne dans le livre.

Ma mère et Gainsbourg est le récit de deuil d'une femme qui tente

¹ Eugénie Lemoine-Luccioni, *La robe. Essai psychanalytique sur le vêtement*, Paris, Seuil, 1983, p. 26.

² Didier Anzieu, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, coll. : « Psychismes », 1995 (1985), 291 p.

³ Diane-Monique Daviau, *Ma mère et Gainsbourg*, Québec, Éditions L'Instant même, 1999, p.126.

de rapiécer sa vie suite au décès de sa mère. Brodant autour de la figure de la robe trouée, la narratrice-auteure fait de l'absence fondamentale de sa mère la pièce maîtresse de son récit, une pièce que la mort soudaine de celle-ci vient dévoiler. La robe revêt dans ce récit une signification complexe : elle relie à l'Autre que constitue la figure maternelle tout en mettant en relief les failles entre cet Autre et soi, inscrivant ainsi la narratrice dans une généalogie féminine problématique.

En effet, par l'écriture, la narratrice nous convie à un patient travail de deuil. Celui-ci s'offre comme un assemblage de fils servant à recoudre les différents morceaux de sa vie qui lui permettront de mieux reconstituer la figure de cette mère-absente, et, par là même, sa propre identité. C'est donc à la manière d'un *patchwork* qu'elle lie entre eux des souvenirs d'enfance, des rêves et des réflexions portant sur la perte et le manque. Ceux-ci donneront forme à son texte, cette robe d'endeuillée qui, à la fin, semble la réconforter mieux que n'aurait pu le faire sa mère. Ce texte est en fait un « corps-substitut » qui devient « l'inscription d'un corps à corps [à la fois possible et] impossible avec un dédicataire maternel »⁴. Car le récit de deuil, même s'il ne fait pas l'apologie du défunt, n'est-il pas une autre façon de faire survivre encore ses morts, de poursuivre ou d'engendrer une discussion là où celle-ci semblait dorénavant improbable, dans une sorte de lignée ininterrompue ?

⁴ Simon Harel, *L'écriture réparatrice. Le défaut autobiographique (Leiris, Crevel, Artaud)*, Montréal, XYZ Éditeur, coll. : « Théorie et littérature », 1994, pp. 21 et 34.

M'inspirant de la psychanalyse, je circonscrirai, dans cet essai, la question de la filiation telle qu'elle apparaît dans *Ma mère et Gainsbourg*, tout en m'attachant à l'image de la robe trouée. C'est en identifiant d'abord la nature du manque ressenti au sein de cette relation (les accrocs à la robe), puis en mesurant son implication dans la construction de l'identité de la narratrice-auteure, et enfin, en assemblant les différents morceaux, fragments, des souvenirs de celle-ci que je tenterai de démontrer comment, par le biais du deuil, cette filiation problématique suscite l'écriture chez son auteure.

Les accrocs à la robe

Dans *Ma mère et Gainsbourg*, l'auteure-narratrice choisit d'explorer le sentiment de manque qui, plus que jamais, surgit au moment de la mort de sa mère, une femme austère qui semble ne pas l'avoir beaucoup aimée. Cette exploration, comme le mentionnait déjà Michel Lord dans *La narrativité contemporaine au Québec : La littérature et ses enjeux narratifs*⁵, se fait « labyrinthique » puisqu'elle donne à voir au lecteur une narratrice qui se rend au tréfonds d'elle-même et qui témoigne

⁵ Michel Lord écrit au sujet de l'écriture de Diane-Monique Daviau qu'« il s'agit plutôt [pour elle] d'inventer une écriture, de s'enrouler autour d'une émotion, d'une idée même, de s'enfoncer dans des labyrinthes scripturaires... ». (Michel Lord, « Diane-Monique Daviau : la mise en éclat du monde », dans R. Audet et A. Mercier (dir.), *La narrativité contemporaine au Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, Québec, PUL, 2004, p.234.)

des diverses sinuosités de sa pensée. Ce labyrinthe, fait de nombreux allers-retours dans les souvenirs, met en scène et configure les états d'âme de cette endeillée. Loin de se perdre dans celui-ci, la narratrice semble suivre un fil d'Ariane qui la mène là où les souvenirs jaillissent un à un et l'aident à identifier d'abord ce manque, et ensuite, on le verra plus loin, à construire progressivement son identité.

Je cherche.

Je cherche en moi.

Je cherche dans mes souvenirs.

Je cherche des traces, je cherche des indices, je cherche des raisons.

Je regarde loin en arrière, je cherche ce qu'il y a eu il y a très longtemps, pendant l'enfance, et qui sera une si grande perte que j'en aimerai ma mère davantage.

Je cherche les moments merveilleux de mon enfance, les heures de tendresse, les moments de complicité.

Je remonte le temps et fouille ma mémoire. Fouille avec la minutie et la ténacité d'un archéologue.

Ne trouve rien⁶.

Ainsi, même si la narratrice semble remuer ciel et terre, cherchant sans cesse comme une archéologue, comme une historienne qui tente de comprendre le passé, elle prétend pourtant ne rien trouver. En effet, si l'objet de sa quête est introuvable, c'est parce que ce dernier est d'abord manquant. C'est ce qui justifie en quelque sorte ce « labyrinthe scripturaire » : la narratrice doit utiliser une stratégie discursive susceptible de l'amener au plus près de cet objet manquant qu'elle ne peut nommer.

⁶ Daviau, *op. cit.*, p. 27.

C'est en cela qu'elle choisit de « tourner autour de », comme elle l'écrira elle-même à plusieurs reprises : « Mais je ne veux pas vraiment écrire là-dessus. Je n'écris pas sur la mort de ma mère. Je tourne autour, tout au plus. "Ça tourne autour de"... » Le « ça », comme pronom démonstratif, apparaît à plusieurs endroits dans le texte⁷. Représentant référentiel, il désigne un objet non nommé dans le discours et que le lecteur essaiera de débusquer. Ce « ça » peut être à la fois le récit que la narratrice tente d'écrire, cet objet qui lui manque et ce qu'elle cherche. L'ambiguïté de ce « ça » est apparent dans la première partie du récit quand l'auteure-narratrice prétend qu'elle ne peut plus écrire depuis la mort de sa mère, comme s'il lui devenait impossible d'écrire après la perte, une fois le silence de la mère à jamais installée dans sa vie : « Alors, peu à peu, c'est toute l'écriture qui s'est refusée, l'écriture de tout, parce que ça et le reste faisaient partie d'un même tout. ⁸ ». Or, force est de constater que le récit s'est tout de même écrit malgré ce « ça », et pour bien le figurer, l'auteure-narratrice utilise la métaphore de la robe trouée qu'elle aurait reçue en héritage de sa mère et par laquelle elle parvient à « faire avec ⁹ ».

⁷ « Ça, je me disais que c'était à moi comme rien ne m'avait encore appartenu dans ma vie. Je n'allais pas sortir ça de moi, m'en défaire, en somme le donner quand c'était le seul rien qu'il me restait avec elle. J'ai resserré les bras sur mon fantôme et j'ai serré très fort. » (Daviau, *op. cit.*, pp. 51-52.) « Puisque chaque jour je repensais à ma mère, chaque jour ça remontait à la surface, ça remontait, ça remontait, débordait, giclait à gros bouillons et se répandait sans pitié, ne laissant que désolation sur son passage. » (Daviau, *op. cit.*, p. 133.)

⁸ Daviau, *op. cit.*, p. 52.

⁹ Daviau, *op. cit.*, p. 113.

Une robe trouée en héritage

Pour Didier Anzieu, le « Moi-peau assure une fonction d'individuation du Soi, qui apporte à [l'humain] le sentiment d'être un être unique. » En effet, de la même manière que la peau forme l'enveloppe qui délimite tout le corps, le Moi-peau enveloppe tout l'appareil psychique tout en formant ce dernier. Ce concept psychanalytique trouve un écho aussi dans le vêtement. Celui-ci évoque métaphoriquement la perception identitaire de soi. Il attribue une signification à qui le porte, le différenciant des uns en même temps qu'il le relie à d'autres. La sociologue Nathalie Heinich, dans *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, constatant que le thème vestimentaire était récurrent dans la littérature et en particulier dans la littérature féminine, propose que celui-ci soit « le domaine féminin par excellence, celui où se condensent, se nouent et (parfois) se résolvent les problèmes d'identité¹⁰. » Quand la littérature insiste sur un objet, comme elle le fait parfois avec le vêtement, c'est que ce dernier travaille l'identité de part en part. Aussi peut-on dire que s'il y a une insistance sur un détail du vêtement, celui-là est à même de témoigner de la psyché. Par conséquent, une altération au corps du vêtement témoignerait alors des transformations de la psyché.

¹⁰ Nathalie Heinich, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, coll. : « NRF essais », 1996, p. 164.

Dans *Ma mère et Gainsbourg*, le thème vestimentaire est abondamment repris. Plus précisément celui de la robe :

À côté de cette quête tranquille, avançant parallèlement à ces pas détachés, il y a moi dans une robe « à jamais trouée », moi à me dire que « jamais je n'aurai assez de fil et d'aiguilles pour recoudre tous ces trous », moi souffrant parfois de mon indigence et, à d'autres moments, me demandant s'il est vraiment si grave, finalement, si terrible de porter à tout jamais une robe trouée si on peut marcher, boire, écrire, dormir, aimer, jouer, lire, avancer dans cette robe trouée... Et puis : la robe que ma mère m'a léguée est certes trouée à maints endroits, mais je peux me dire : voilà ma robe, trouée, certes, mais cela aurait pu être pire encore, s'aggraver encore avec le temps. Désormais, plus rien ne peut altérer cette robe. Désormais, je connais, je possède mon héritage. Une robe trouée. Pas des haillons. Les haillons m'ont été épargnés¹¹.

L'image de cette robe trouée reçue en héritage est intéressante à plusieurs titres : elle permet de réfléchir d'abord sur l'identité féminine, puis sur ces trous, ces manques, sur l'absence à même cette identité, ce qui modifie cette dernière. En effet, la robe est l'une des représentations de la féminité : voilà un corps féminin qui se vêt pour mieux s'identifier au sexe auquel il appartient. Ce motif de l'habillement est donc tout à fait approprié pour représenter un héritage de mère en fille, car plus que tout autre vêtement constituant la garde-robe féminine, la robe est sans contredit celui qui sied le mieux à la tradition, ou plutôt à la ritualisation de certains savoirs féminins et d'un certain corps. De même, et comme l'explique

¹¹ Daviau, *op. cit.*, p. 45.

Eugénie Lemoine-Luccioni pour tout vêtement, ce dernier est une frontière, une limite au corps : « le vêtement sert au sujet à occuper un peu plus de place que son corps n'en occupe, et une certaine place ; une certaine surface dont il a besoin de façon vitale, parce que l'Autre est là, en qui le corps se perdrait, n'était ce contour imaginaire que le sujet se donne...¹² » L'intérêt de la narratrice pour la robe est en cela révélateur : la narratrice rendue orpheline de mère cherche le corps de celle-ci et ce qui l'unit à elle, en même temps qu'elle se cherche une place bien à elle. Ce qui vient éclairer l'intérêt de l'auteure pour ce motif du vêtement.

Si à plusieurs endroits dans le texte l'auteure attire le regard du lecteur sur sa propre robe, elle présente également ces robes qu'avait portées sa mère, sa première et sa dernière robe, pourrait-on dire : celle qui apparaît sur la plus vieille photo de sa mère enfant et que l'auteure retrouve parmi les papiers laissés par sa mère, de même que celle que sa mère portait dans son cercueil le jour de son enterrement. De la robe de pauvre faite de coton de la photo en noir et blanc à la robe de mousseline lilas presque bleu qu'on fit porter à la mère dans son cercueil, l'écart n'est pas si grand puisque dans l'un et l'autre cas, celle qui porte la robe apparaît diaphane, un fantôme à l'image de la femme insaisissable qu'elle était pour les autres, presque immatérielle.

Mais quand la robe maternelle, comme celle dont la narratrice a

¹² Lemoine-Luccioni, *op. cit.*, p. 41.

hérité, est trouée et qu'on ne dispose que d'elle, qu'advient-il de soi ? L'identité ne se donne-t-elle pas à voir trop facilement derrière les trous ? La jeune fille se sent-elle trop perméable sous cette robe qui ne la protège pas complètement de l'extérieur ? Est-on d'emblée « mal partie » quand on n'a reçu qu'une robe défraîchie et abîmée ? En est-on inévitablement réduite à lutter contre cet « héritage de la pauvreté » dont parle Yvon Rivard¹³ ? Si la robe trouée ne peut pas être reprise, parce qu'il n'y aura jamais « assez de fil et d'aiguilles pour recoudre tous ces trous », il n'en demeure pas moins qu'en mourant, la mère fige son héritage : elle ne peut plus, dès lors, le marquer encore négativement, elle ne peut plus agrandir les trous¹⁴. Ne reste plus à la narratrice-auteure que de veiller sur ceux-ci afin qu'aucun autre fil en fuyant ne puisse venir abîmer de nouveau la robe, détruire ce qu'il reste de l'héritage, atteindre l'identité. Or, même si la pauvreté de la robe qu'elle a reçue est évidente, celle-ci ne l'empêche pas d'écrire. Au contraire, cette pauvreté devient un des motifs qu'elle exploite dans son écriture et, on peut le supposer, l'une des motivations sous-jacentes à son entreprise d'écriture. Et la figure de la mère, suivant ce fil, demeure encore, même dans l'absence, cette possibilité d'engendrer la prise de parole, la venue au monde par l'écriture.

¹³ Yvon Rivard, « L'héritage de la pauvreté » dans *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, p. 132.

¹⁴ Devant l'incapacité de sa mère à réaliser ses propres rêves et parce qu'elle rendait les autres responsables de leur non-réalisation, la narratrice ne pouvait que constater à quel point sa mère serait toujours insatisfaite d'elle. Par conséquent, entre elles, les liens de leur vivant devaient continuer à se défaire, comme des trous s'agrandissant toujours de plus en plus...

Héritage-fardeau

Ce vêtement qui circule d'une femme à l'autre, cet « héritage-fardeau » pour reprendre le terme utilisé par Daviau, rappelle cette « généalogie infinie des filles et des mères¹⁵ » dont parle Louise Dupré et qui souligne le caractère éminemment répétitif de la féminité. Pas étonnant alors que la place dans la lignée féminine puisse sembler à ce point interchangeable. En effet, dans *Ma mère et Gainsbourg*, la mère et la fille plusieurs fois se confondent. D'ailleurs, l'incompréhension dont fait preuve la mère à l'égard de sa fille témoigne d'un sentiment profondément ancré chez elle : celui de n'avoir elle-même jamais été comprise par sa propre mère. Parce que si Diane a hérité ainsi d'un manque de mère, puis d'enfance, sa mère a hérité, avant elle, d'un manque d'enfance et d'amour maternel. Soulevant cette répétition filiale, Diane se demande : « Qu'est-ce qui empêchait ma mère de donner à ses enfants ce qu'elle aurait souhaité elle-même avoir en plus grande quantité dans son enfance ?¹⁶ » Ce questionnement trouve un écho chez l'écrivain Yvon Rivard qui le reformule très justement en ces termes dans un roman : « les enfants n'héritent pas tant des qualités et des défauts de leurs parents que d'un problème qu'il leur appartient de résoudre¹⁷. » Mais cet énoncé n'est pas

¹⁵ Louise Dupré, *Tout comme elle*, Montréal, Éditions Québec Amérique, coll. : « Mains libres », 2006, p. 9.

¹⁶ Daviau, *op. cit.*, p. 100.

¹⁷ Yvon Rivard, *Le siècle de Jeanne*, Montréal, Boréal, 2005, p. 47.

sans appeler son corollaire, c'est-à-dire que lorsque les enfants deviennent parents, c'est alors eux qui transmettent à leur tour le problème qu'ils devaient pourtant résoudre. Ainsi, les membres d'une même lignée se répondent et répètent souvent une fois adultes ce qui les a pourtant tant marqués alors qu'ils étaient enfants.

D'ailleurs, lorsque la narratrice retrouve une photo de sa mère, sorte de clin d'œil, peut-être, à la découverte de la photo de sa mère dont Roland Barthes fait lui-même état dans *La chambre claire*, la ressemblance lui semble étonnante entre la fillette de 5 ans qu'était sa mère et la femme de 60 ans son aînée qui vient de mourir. Même expression du visage et même façon de se tenir. Même les proportions du corps semblaient conservées. Diane note que « cette enfant, c'est ma mère à la fin de sa vie¹⁸ », comme si, et tel que l'écrivait Barthes, « cette photographie rassemblait tous les prédicats possibles dont se constituait l'être de [sa] mère¹⁹ ». Par l'interprétation qu'il est possible d'en faire, cette photo témoigne de la gravité pressentie de l'absence future de cette femme.

[...] je pouvais reconnaître les quelques traits minimaux qui faisaient que cette fillette était ma mère enfant et personne d'autre : la courbe descendante de la paupière comme si l'œil était bridé vers le bas ; le frémissement de cette paupière tel un mouvement de froncement de sourcils qui

¹⁸ Daviau, *op. cit.*, p. 64.

¹⁹ À propos d'une photo de sa mère à l'époque où celle-ci avait 5 ans, Barthes écrit que « cette photographie rassemblait tous les prédicats possibles dont se constituait l'être de [sa] mère, et dont, inversement, la suppression ou l'altération partielle [l']avait renvoyé aux photos d'elle qui [l']avait laissé insatisfait. » (*La chambre claire*, Paris, Gallimard-Seuil, coll. : «Les Cahiers du Cinéma », 1980, p. 110)

aurait été réfréné dans son élan même ; l'ombre d'une velléité de sourire, peut-être exigé par la personne tenant l'appareil photo ; un reflet, dans les cheveux noirs ; un certain tassement sur soi comme une contrainte, une gêne, un empêchement qui tient tout le corps ensemble, l'empêche de se donner, de se perdre. [...] Au fond, peut-être ma mère a-t-elle toujours été perdue pour moi, perdue d'avance. Peut-être que toutes les raisons que je pourrais invoquer pour « expliquer » son absence sont, fondamentalement, reliées à ce qui s'avère déjà visible chez la fillette de la photo : un certain tassement sur soi. Un appel des yeux, une demande profonde, mais aussi la quasi-certitude de ne pas recevoir ce que les yeux quémangent, le refus d'être la première à donner — ces lèvres qui auraient pu sourire — et une attente quand même obstinée, qui défie la réalité, une attente de tout l'être, dure, frémissante, tassée sur elle-même²⁰.

Sur la photo, on voit le corps d'une fillette que jamais l'amour d'une mère n'aurait pénétré ; une fillette bridée, réfrénée, contrainte, empêchée et tassée sur elle-même, en train de survivre à ce qui déjà lui manque.

Cette photo propose enfin que cette petite fille annonce, par son étonnante adéquation à l'adulte qu'elle deviendra plus tard, qu'une femme, même mère, peut souhaiter être encore et toujours une fillette, et être toute sa vie une mère nostalgique de son enfance perdue. En ce sens, Daviau ajoute :

[...] toute sa vie, elle a souhaité que ses enfants la maternent, s'occupent d'elle comme d'un petit enfant. (Pour qu'elle soit *vraiment* heureuse, il aurait fallu que je devienne *vraiment* la mère de ma mère)²¹.

²⁰ Daviau, *op. cit.*, pp. 67 et 69.

²¹ Daviau, *op. cit.*, p. 66.

À nouveau, on constate la présence du spectre de l'interchangeabilité dans la lignée au sein d'un réseau filial qui rejoue sans cesse les termes d'une même histoire. Il y a dans ce refus d'être mère, de jouer ce rôle de mère, un matricide doublé d'un infanticide : une mère qui tue la mère en elle, et ce premier meurtre en entraînant un autre, celui des enfants empêchés d'être enfants. D'où le constat, double lui aussi, d'une absence vécue par la narratrice durant toute sa vie : celle d'une enfance et celle d'une mère :

Rien ne me manque de mon enfance. Seule me manque cette enfance que je n'ai pas eue, seule me manque la mère que j'espérais en dedans de ma mère²².

De même, écrit-elle, « perdre sa mère, c'est perdre son enfance. Et même si on n'a pas eu d'enfance, on la perd d'un seul coup quand disparaît celle qui aurait pu nous en donner une²³. » Par conséquent, on ne s'étonne pas que la mort finale de la mère entraîne avec elle dans un deuil prolongé la fille qui, comme par un effet de miroir, aurait pu être la mère. Ainsi, de cette place à prendre devant le miroir se manifeste un malaise : la place de l'une et de l'autre dans la lignée est problématique parce qu'il y a une certaine interchangeabilité des rôles, ce devant quoi la narratrice semble pourtant résister.

En effet, si la narratrice se soucie dès le début du récit de bien marquer l'écart entre elle et sa mère : « Je suis plus près de ma mère dans

²² Daviau, *op. cit.*, p. 27.

²³ Daviau, *op. cit.*, p. 71.

sa disparition, plus près d'elle dans ma douleur qu'au cours de toutes ces années où ma mère a été vivante²⁴ », elle notera toutefois, à force d'avancer dans son expérimentation du deuil, que sa mère, au fond, n'était peut-être pas si différente que cela d'elle, que certains traits de son propre visage lui rappellent ceux de sa mère :

Au fil des saisons, une chose étonnante se produit : le visage de ma mère s'estompe peu à peu, ce visage pourtant si bien imprégné dans ma tête.

Au fur et à mesure que le visage de ma mère se défait, une chose plus surprenante encore se produit qui me jette dans le plus profond des désarrois : je commence à ressembler à ma mère. [...] Quand je me regarde dans la glace, maintenant, ce n'est pas moi que je vois. C'est ma mère. Tout reflet capté dans une vitrine me renvoie l'image de ma mère²⁵.

Dans le miroir, elle constate son identification obligée à sa mère, comme si à l'image que lui renvoie le miroir il s'en superposait une autre, celle de sa mère, un peu à la manière d'un hologramme : une image qui disparaît pour en laisser voir une autre, mais toujours la même. Ainsi, si elle n'a jamais souhaité ressembler à sa mère, force est de constater, pour la narratrice, qu'en vieillissant elle lui ressemble de plus en plus. Heureusement, son cheminement dans le deuil l'amène progressivement à une certaine assomption :

[...] je ne peux pas ne pas considérer comme un cadeau cette ressemblance qui s'accroît désormais. Par le biais de

²⁴ Daviau, *op. cit.*, p. 90.

²⁵ Daviau, *op. cit.*, pp. 110-111.

cette ressemblance, je retrouve ce que je croyais à tout jamais perdu : la vie de ma mère, des traces de ma propre mère en moi²⁶.

Après avoir longtemps cherché dans ses souvenirs des traces de son enfance, de sa mère dans cette enfance-là, c'est finalement sur son propre corps qu'elle la retrouve, inscrite à même son visage. L'enveloppe corporelle de la fille, par sa ressemblance progressive à celle de la mère, renvoie à ce fantasme de l'origine, à ce souhait pour une enfant d'avoir une mère qui est là et avec qui elle ne ferait qu'une. Souhait qui reflète ce désir éprouvé également par la mère d'avoir une enfant à son image : pour combler ses propres manques, sa mère aurait voulu une « copie d'elle²⁷ », des « enfants en plusieurs exemplaires ». Elle aurait été une mère « papier carbone²⁸ » qui se reproduit tout en reproduisant aussi ce dont elle a manqué et dont elle a pourtant souffert.

Enfin, la narratrice, en voulant étudier et approfondir la photo de la mère enfant, témoigne d'une spectralité qui s'effectue de deux façons. Elle a réimprimé la photo, en l'agrandissant à divers degrés :

... agrandie, ce qu'elle perdait en précision, la petite fille le gagnait en fluidité, en rayonnement. Elle devenait légère, angélique, se rapprochant, d'agrandissement en agrandissement, du point où elle allait, pâissante, s'évaporer, se diluer, disparaître dans le papier²⁹.

²⁶ Daviau, *op. cit.*, p. 112.

²⁷ Daviau, *op. cit.*, p. 91.

²⁸ Daviau, *op. cit.*, p. 117.

²⁹ Daviau, *op. cit.*, p. 66.

La spectralité apparente de la fille présente sur la photo et que relève la narratrice est intéressante : la fille-mère ne gagne pas en transparence — la narratrice ne semble pas davantage comprendre sa mère après son décès — , mais plutôt fait écho à l'évanescence du fantôme par la capacité de la mère à être difficilement saisie, appréhendée. En cela, la fille sur la photo, comme la mère décédée, hante l'esprit de la narratrice qui ne peut faire son deuil. Celle-ci, à son tour, en tentant de témoigner de ce qu'a été sa mère tout en n'arrivant pas à la définir exactement, demeure dans un entre-deux, entre la vie vécue au présent et le rappel de ce que la vie a été au temps de sa mère. Elle est elle-même suspendue, spectrale.

Les autres aspects de ma vie sont, depuis sa mort, comme en suspens : toutes mes questions vont vers ma mère, sont centrées sur elle. Tourner autour d'elle l'empêche de mourir dans mon souvenir. Tourner autour d'elle l'étourdit, l'hypnotise, la fige sur place. Tourner autour d'elle sans cesse, à vive allure, avec des mots qui déboulent, garde ma mère au centre de ma vie, l'empêche de disparaître³⁰.

Recréer le récit

Parmi tous ces mots qui déboulent, à travers les dédales du labyrinthe textuel, une seule voix narrative se donne à lire ici, soit celle de la fille qui écrit, guidant le regard du lecteur vers un unique point de vue quant au deuil de la mère. La narratrice partage les souvenirs qu'elle garde

³⁰ Daviau, *op. cit.*, p. 90.

de sa mère, sans toutefois vouloir les confronter à ceux des autres, de peur que ses souvenirs soient défaits, que les événements ne lui apparaissent plus tels qu'elle s'est plu à se les imaginer :

Il y a des souvenirs de ma mère que jamais je n'évoquerais devant d'autres membres de ma famille. Je craindrais trop qu'on en ait une autre version et qu'on détruise mes images à moi en en évoquant d'autres au sujet du même événement. Je préfère désormais ma vérité subjective aux vérités subjectives des autres.³¹

Le « je » énonce clairement qu'il ne veut pas d'autre mémoire que la sienne, travaillée par son propre regard, et qu'il n'y aurait d'autre récit possible que celui que ce « je » veut bien envisager. Par conséquent, non seulement la narratrice se souvient du passé, mais elle entrouvre ici la porte à ce qui serait de l'ordre de l'invention. Car à plus d'une reprise, en effet, la narratrice dit refaire la vie de sa mère morte. Qu'elle rêve à sa mère, qu'elle mette de la couleur sur la robe de la petite fille de la photo pour lui (re)donner une autre vie ou qu'elle imagine tout simplement d'autres scénarios³², elle réinvente sans cesse sa mère, la faisant comme elle l'aurait souhaitée. Par exemple, les rêves dans lesquels elle met en scène sa mère aux côtés de Gainsbourg participent nécessairement de l'invention : parce

³¹ Daviau, *op. cit.*, p. 44.

³² « Au bout de chaque phrase, je mets ce qui n'a pas existé et je le laisse se balancer devant mes yeux : les mots doux de ma mère, les caresses de ma mère, l'attention de ma mère, la patience de ma mère, la confiance de ma mère, le soutien de ma mère, l'indulgence de ma mère, la générosité de ma mère, la gaieté de ma mère. Au bout de chaque phrase, vivant comme un rêve, vibrant comme un souhait : le regard de ma mère. Mes désirs exaucés. » (Daviau, *op. cit.*, p. 28)

que Gainsbourg fait partie de la filiation imaginaire propre à la narratrice, alors que « de leur vivant [Gainsbourg et sa mère étaient] aux antipodes l'un de l'autre³³ », les rêves où ces deux-là sont réunis tiennent du fantasme de reconstruction. Comme le dit la narratrice : « C'est mieux de remplir le vide de fantasmes³⁴. » Effectivement, dans les rêves, comme dans les pensées et la parole, « l'être perdu continue à exister par-delà la matérialité du corps³⁵. » Il s'agit, enfin, d'une mémoire subjective de sa relation à l'autre et qui sert la demande inconsciente de réparation.

De ce fait, dans la reconstitution et la réécriture des souvenirs, le travail de la mémoire agit aussi comme un liant ; il fabrique du continu avec du discontinu³⁶, assurant ainsi une part de réparation ; les souvenirs qui surgissent sont cousus les uns aux autres afin de réaliser une sorte de patchwork mémoriel qui (re)crée l'histoire de la relation entre une fille et sa mère, tout en tissant littéralement le texte qui se donne à lire. L'écriture prend ainsi de l'ampleur et se constitue de plus en plus de manière à laisser entendre une voix qui saura enfin, littérairement, prendre sa place. Par ailleurs, une note de l'éditeur à la fin du récit informe le lecteur que l'auteure a entrecroisé au sein de son écriture des fragments de nouvelles publiées³⁷ antérieurement dans des revues. Si Daviau reprend des

³³ Daviau, *op. cit.*, p. 61.

³⁴ Daviau, *op. cit.*, p. 77.

³⁵ Martine Delvaux, *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal, PUM, coll. : « Espace littéraire », 2005, p. 201.

³⁶ Jean Paul Goux, *La fabrique du continu*, Champ Vallon, 1999, p. 41.

³⁷ « Quelques pages de ce récit ont fait l'objet d'une prépublication, sous une forme

fragments de nouvelles dans lesquelles sa mère apparaissait déjà, c'est dire à quel point sa mère se pose comme point focal de ses écrits ; le deuil de cette relation génère chez l'auteure l'acte d'écrire. Mort et naissance, par

l'écriture, se voient, comme l'écrit par ailleurs Martine Delvaux : « Un même fil unit le deuil et l'enfantement, les spectres des disparus et l'image du naissant. » Enfin, et même si Daviau reprend des textes déjà publiés, c'est la première fois qu'elle parvient à écrire et à publier un texte qui déborde largement les paramètres habituels du genre de la nouvelle. Par conséquent, le besoin de prendre la parole amène l'auteure à considérer l'écriture d'un récit plutôt que la forme plus courte de la nouvelle. C'est là le principe même d'une certaine écriture du travail du deuil : parce qu'il exploite le fantasme d'une écriture réparatrice, ce récit parvient non seulement à maintenir, comme l'énonce Simon Harel³⁸, l'activité de penser, mais celle-ci devient plus foisonnante. Car si l'écriture semble éminemment difficile à cause des multiples ruptures syntaxiques qui envahissent le texte (celui-ci, à l'image de la robe, est régulièrement troué et le fil du récit, rompu), c'est qu'elle reflète à la fois la perte subie par le décès de la mère et le manque de communication qui a toujours effrité cette relation.

légèrement différente, dans le numéro 41 des revues *XYZ* et *Le Sabord* en 1995, et dans le numéro 47 de la revue *XYZ* en 1996. » (Note de l'éditeur, Daviau, p. 185. Les revues auxquelles la note réfère sont dédiées à la publication de nouvelles littéraires.)

³⁸ Harel, *op.cit*, p. 10.

Tourner autour d'elle l'empêche de mourir dans mon souvenir. Tourner autour d'elle l'étourdit, l'hypnotise, la fige sur place. Tourner autour d'elle sans cesse, à vive allure, avec des mots qui déboulent, garde ma mère au centre de ma vie, l'empêche de disparaître.

C'est à ses pieds que mes mots échouent, s'amoncellent, s'accumulent. On dirait des fleurs qui poussent, des enfants qui grandissent. J'entoure ma mère de ces mots, construis une maison autour d'elle. La mort de ma mère accomplit son œuvre en moi, m'opprime, me triture, me déchire et fait sortir les noyaux de ma gorge.

J'ai cherché ma mère partout et la voilà tout près³⁹.

C'est ainsi dans l'œuvre elle-même, ou plutôt pendant que l'œuvre se fait, que la narratrice-auteure retrouve enfin sa mère. D'où encore cette entreprise d'écriture pour l'empêcher de mourir complètement. Car écrire est ici un travail de mémoire où l'histoire de l'une s'entrelace si étroitement avec l'histoire de l'autre que l'écriture devient une nécessité vitale :

Mais ma mère continue à vivre en moi parce que sa vie et la mienne se recoupent, parce que la sienne interfère encore avec la mienne, parce que sa mort traverse ma vie et crée elle aussi une interférence, parce que j'ai besoin d'un peu de temps pour trouver la manière de laisser mourir ma mère sans mourir moi-même⁴⁰.

C'est comme si la narratrice se refusait à faire écho au double meurtre initial perpétré par la mère (une mère qui tue la mère en elle, et qui empêche ses enfants d'être enfants) en se demandant comment ne pas se

³⁹ Daviau, *op. cit.*, p. 90.

⁴⁰ Daviau, *op. cit.*, p. 91.

tuer aussi en tuant définitivement sa mère dans son esprit. Et cette question qui réfère à la continuation de la lignée en pose une autre : comment transformer ce qu'on a reçu, même s'il s'agit d'un legs de peu de valeur, en quelque chose de mieux adapté à soi, à la condition présente ?

Fictionnalisation

Pour survivre à la mort de sa mère, pour vivre son deuil, la narratrice glisse peu à peu vers une reconstruction de l'image de sa mère par le biais de la fictionnalisation que permet notamment le travail du rêve. Ne pouvant faire fi de la réalité qui lui rappelle qu'il « faut tourner la page », qu'il faut réaliser que « c'est la vie » et qu'il faut laisser « les vivants avec les vivants, les morts avec les morts ⁴¹ », la narratrice constate que l'occasion du remariage de son père avec une autre femme vient tout chambarder. C'est là que Gainsbourg s'insère accidentellement dans la vie de la narratrice : pour se rendre aux noces de son père, elle glisse dans son sac à main la photo de sa mère, accompagnée de celle de Gainsbourg, pour lui tenir compagnie ⁴². Gainsbourg côtoie ainsi sa mère, tout comme il envahira peu à peu la conscience onirique de la narratrice qui se met dès lors, en rêvant, à voir sa mère assise auprès de Gainsbourg. Si la narratrice, en intégrant Gainsbourg au récit au moment même où est évoqué le remariage de son père, venge sa mère en lui offrant un autre compagnon de route pour l'éternité, elle réinvente aussi sa propre relation avec celle-ci, car sa mère et Gainsbourg, on le comprendra peu à peu, furent dans la vie aussi éloignés l'un de l'autre que le fut la narratrice de sa mère : en effet, le refus des conventions bourgeoises qu'affichait constamment Gainsbourg

⁴¹ Daviau, *op. cit.*, p. 11.

⁴² Daviau, *op. cit.*, p. 57.

est bien davantage l'apanage de la fille que celui de la mère. Que la narratrice les imagine malgré tout ensemble, appartenant tous les deux à cette « grande famille des trépassés qui renvoie tous les autres à ce qu'ils sont : [...] de simples vivants⁴³ », cela invite à deux interprétations possibles, contraires l'une de l'autre, mais coexistantes. D'une part, il s'agit encore une fois d'une manière de marquer, de creuser la perte, car la mère en mourant a fait basculer de son côté à elle, dans son clan, tous ceux qui dans la vie faisaient pourtant partie de cette filiation élective que s'était constituée la narratrice. Ainsi en est-il de Ferré et Brassens, Bach et Schubert que sa mère n'écoutait pas ; de Rimbaud, Baudelaire, Blanchot, Kafka, Hölderlin et Rilke qu'elle ne lisait pas ; et des Klee, Giacometti et Picasso dont elle ne comprenait pas le travail pictural. Tous ceux-là, maintenant, font partie du même monde que sa mère, tous égaux, ramenés au même niveau que sa mère, pensera-t-elle... en assumant soudainement la perte de sa mère comme une perte encore plus grande. D'autre part, voir Gainsbourg en rêve près de sa mère, ce Gainsbourg qui lui appartient pourtant, la rassure, écrit-elle, car continuer à vivre lui semble alors moins pénible⁴⁴, comme s'il y avait un lien qui s'instituait alors entre sa mère et elle, par le truchement du personnage de Gainsbourg : « C'est un tout petit peu, écrira-t-elle [...] comme si ma mère partageait quelque chose avec

⁴³ Daviau, *op. cit.*, p. 61.

⁴⁴ Peut-être aussi parce que le fait de fictionnaliser le deuil, d'ajouter ce Gainsbourg fictif au récit, crée un détachement par rapport à sa mère, en lui faisant perdre à elle aussi de sa réalité.

moi⁴⁵. » Cette quête d'un partage possible est celle de la recherche de reconnaissance et d'amour de la part de sa mère. La quête d'un lieu où celle-ci l'aimerait, et où, inversement, elle aimerait sa mère chaleureuse vivante plutôt que la mère froide et indifférente, cette *non-mère* qui avait eu pour principe d'éducation implacable qu'« un enfant, ça se dompte », qu'« un caractère, ça se casse. » La narratrice ne dit-elle pas, comme un des personnages ducharmiens de *Dévadé* : « Me casse pas. Je suis tout ce que j'ai⁴⁶. » ?

L'engendrement du récit par le deuil ou le deuil par l'écriture

Grâce au ressassement qui témoigne souvent des récits de deuil, l'écriture se veut réparatrice et dévoile son pouvoir autogénésique. Partant du choc de l'événement vécu, du deuil, le récit glisse lentement vers une assomption qui, sans être nécessairement réparatrice, apporte une certaine sérénité. C'est particulièrement vrai pour *Ma mère et Gainsbourg*, où l'écriture participe également d'un ressassement, lequel parvient à octroyer à l'écriture son propre pouvoir autogénésique :

[...] ça tourne autour de la mort de ma mère, ça parle de l'abîme qui s'est ouvert sous mes pieds quand ma mère est morte, ça parle de la difficulté de perdre sa mère quand on ne l'a jamais eue pour vrai, ça parle peut-être des mères qui

⁴⁵ Daviau, *op. cit.*, p. 77.

⁴⁶ Daviau, *op. cit.*, p. 82.

ne se laissent pas apprivoiser, de toutes ces mères qui ne se donnent pas, qui aimeraient mieux — qui aiment mieux — mourir que de s’offrir⁴⁷.

Ces circonvolutions caractéristiques de la première partie du texte se font l’écho des longs mois de deuil, alors que la narratrice n’arrive pas à nommer ce « ça » dont elle parle. Lorsque le sujet d’écriture se précise ensuite, quand l’auteure arrive à s’en saisir sans le biais qui dirigeait sa plume depuis le début du récit, on remarque une rupture au sein même du récit : sur deux pages contiguës, presque vides de texte, l’auteure reprend les mêmes phrases :

Cela fait cinq cent trente-deux jours aujourd’hui que *tu* es partie pour toujours. Aujourd’hui, papa s’est remarié. C’est un peu comme si *tu* mourais encore une fois⁴⁸.

Si cet extrait s’offre comme une charnière dans le récit par un choix à la fois graphique et littéraire, il marque aussi le passage de l’auteure-narratrice vers une parole plus assumée. Ainsi, la première fois que ces phrases sont écrites, elles sont mises en italique et s’énoncent exceptionnellement au « tu » : Diane s’adresse alors directement et intimement à sa mère, cherchant à retenir et à isoler ce qui lui reste d’elle. L’isolement des deux phrases sur la page sert bien le propos de la narratrice dont l’attitude contraste avec l’indifférence générale des autres, notamment avec celle de son père qui choisit ce jour-là de tourner la page en se

⁴⁷ Daviau, *op. cit.*, p. 52.

⁴⁸ Daviau, *op. cit.*, p. 54. (C’est moi qui souligne.)

remariant avec une autre femme. Toutefois, lorsque les phrases sont reprises une seconde fois, sans italique et sans l'utilisation du « tu », elles concrétisent cette prise de parole par la fille, ce qui donnera le ton à la suite du récit. Cette mise en scène de soi par le biais d'une stratégie narrative révèle la réalité subjective de la narratrice qui se modifie au fil du temps, au fil de l'écriture.

Effectivement, un changement de perspective semble s'être opéré chez la narratrice et dans le texte ; dès lors, la narratrice cherche à créer du sens autour de la figure de sa mère, autour de son deuil à faire, ce qui lui permet de se créer elle-même. Simon Harel souligne que l'écriture réparatrice n'existe pas en tant que telle, mais « qu'elle désigne tout au plus un fantasme d'autoengendrement dont la puissance offre matière au “tressage” autobiographique. » Il précise qu'il ne faut pas rejeter ce fantasme puisqu'il sert un « projet identificatoire [donnant] littéralement naissance au récit. » Le récit de soi permet alors le « maintien difficile de l'activité de penser⁴⁹ » par-delà le deuil à vivre. Par conséquent, le vêtement narratif formé par le travail d'écriture — et de deuil — et dont se revêt l'auteure lui permet de mieux vivre avec la perte.

⁴⁹ Harel, *op. cit.*, p. 10.

Bibliographie

I. *Les rubans bleus*

** Les pages indiquées entre parenthèses renvoient aux citations que j'ai incluses dans mon texte.*

BRAULT, Jacques, *Poèmes I*, Montréal, Éditions du Noroît/La Table rase, 1986, 241 p. (p. 75)

BROSSARD, Nicole, *La capture du sombre*, Montréal, Éditions Leméac, 2007, 142 p. (p. 29)

BROSSARD, Nicole, *L'amer ou Le chapitre effrité*, Montréal, Éditions Typo, 1988 (1977), 114 p. (p. 30 et p. 32)

DORION, Hélène, *Les états du relief*, Montréal, Éditions du Noroît/Le Dé bleu, 1991, 85 p. (p. 27)

DORION, Hélène, *Sous l'arche du temps*, Éditions Leméac, coll. : « L'écritoire », 96 p. (p. 26)

DUPRÉ, Louise, *La memoria*, Montréal, Éditions XYZ, 1996, 211 pages. (p. 122)

RIVARD, Yvon, *Le siècle de Jeanne*, Montréal, Éditions du Boréal, 2010, 398 p. (p. 74)

II. *La robe trouée comme figuration de l'écriture réparatrice dans Ma mère et Gainsbourg de Diane-Monique Daviau*

ANZIEU, Didier, *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, coll. : « Connaissance de l'inconscient », 1981, 377 p.

ANZIEU, Didier, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, coll. : « Psychismes », 1995 (1985), 291 p.

- ANZIEU, Didier, *Créer/détruire*, Paris, Dunod, coll. : « Psychismes », 1996, 290 p.
- BARTHES, Roland, « Langage et vêtements », in *Critique*, Paris, Minuit, tome 15, numéro 142 (mars 1959), pp. 242-252.
- BARTHES, Roland, *La chambre claire : note sur la photographie*, Paris, Gallimard-Seuil, coll. : « Les Cahiers du Cinéma », 1980, 192 pages.
- BARTHES, Roland, *Système de la mode*, Paris, Seuil, coll. : « Points. Essais », 1983, 330 p.
- BELLERIVE, Mariane, *Emprise maternelle, deuil et écriture dans Ma mère et Gainsbourg de Diane-Monique Daviau*, mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 2005, 107 p.
- BOYER, Sylvie, *L'inscription vestimentaire comme support identitaire dans l'œuvre autobiographique de Michel Leiris*, mémoire de maîtrise, Montréal, UQAM, 1997, 118 p.
- CLÉMENT, Anne-Marie, « La narrativité à l'épreuve de la discontinuité », *La narrativité contemporaine du Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, sous la direction de R. Audet et A. Mercier, Québec, PUL, 2004, pp. 233-238.
- CLICHE, Anne-Élaine, « Présentation », *Protée. Revue internationale de théories et de pratiques sémiotiques*, Chicoutimi, volume 33, « Filiations », numéro 3, hiver 2005-2006, pp. 5-7.
- DAVIAU, Diane-Monique, *Ma mère et Gainsbourg*, Québec, L'Instant même, 1999, 184 p.
- DELVAUX, Martine, *Histoires de fantômes. Spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains*, Montréal, PUM, coll. : « Espace littéraire », 2005, 227 p.
- DETREZ, Christine, *La construction sociale du corps*, Paris, Éditions du Seuil, coll. : « Point », 2002, 257 p.
- DUPRÉ, Louise, « Écrire d'une main blessée », Nuit blanche Éditeur, en ligne. <<http://www.nuitblanche.com/AfficherPage.aspx?idMenu=0&idPage=179>> . (Consulté le 19 mars 2010.)
- DUPRÉ, Louise, *Tout comme elle*, Montréal, Éditions Québec Amérique,

- coll. : « Mains libres », 2006, 110 p.
- ELIACHEFF, Caroline et Nathalie HEINICH, *Mères-filles. Une relation à trois*, Paris, Albin-Michel, 2002, 419 p.
- FREUD, Sigmund, *Métapsychologie*, trad. de l'allemand par Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, coll. : « Folio Essais », 2007 (1968), 185 p.
- FREUD, Sigmund, « Le roman familial des névrosés », dans *Névrose, psychose et perversion*, trad. de l'allemand sous la direction de Jean Laplanche, Paris, PUF, coll. : « Bibliothèque de psychanalyse », 2002 (1973), 306 p.
- GOUX, Jean-Paul, *La fabrique du continu. Essai sur la prose*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 1999, 187 p.
- GREEN, André, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, coll. : « Critiques », 2007 (1983), 317 p.
- HAGÈGE, Claude, « Au commencement était le mot mère... », dans *Familles*, revue *Autrement*, Paris, Éditions Autrement, série Mutations, Hors commerce, 1992, pp.15-19.
- HAREL, Simon, *L'écriture réparatrice. Le défaut autobiographique (Leiris, Crevel, Artaud)*, Montréal, XYZ Éditeur, coll. : « Théorie et littérature », 1994, 232 p.
- HEINICH, Nathalie, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, coll. : « NRF essais », 1996, 397 p.
- HUSTON, Nancy, *Journal de la création*, Paris, Seuil, coll. : « Babel », 2001 (1990), 353 p.
- LEMOINE-LUCCIONI, Eugénie, *La robe. Essai psychanalytique sur le vêtement*, Paris, Éditions du Seuil, coll. : « Le champ freudien », 1983, 161 p.
- LESSANA, Marie-Magdeleine, *Entre mère et fille : un ravage*, Paris, Hachette Littératures, coll. : « Pluriel », 2008, 414 p.
- LORD, Michel, « Diane-Monique Daviau : la mise en éclat du monde », dans R. Audet et A. Mercier (dir), *La narrativité contemporaine au Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, Québec, PUL, 2004, pp. 233-256.

- MARBEAU-CLEIRENS, Béatrice, *Les mères imaginées. Horreur et vénération*, Paris, Les Belles Lettres, coll. : « Confluents psychanalytiques », 1988, 313 p.
- PERROT, Philippe, *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie. Une histoire du vêtement au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, coll. : « Historiques », 1981, 384 p.
- PERROT, Philippe, *Le travail des apparences ou Les transformations du corps féminin XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1984, 280 p.
- RIVARD, Yvon, « L'héritage de la pauvreté » dans *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, coll. : « Papiers collés », 2006, pp. 130-141.
- ROBERT, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, coll. : « Traduire, écrire, lire », 1972, 364 p.
- ROBIN, Régine, *Le deuil de l'origine. Une langue en trop, une langue en moins*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, coll. : « L'imaginaire du texte », 1993, 264 p.
- SAINT-MARTIN, Lori, *Le nom de la mère. Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec, Nota Bene, coll. : « Essais critiques », 1999, 331 p.